

D
3.5
UL
1951
F196

15-279

FACULTE DES LETTRES

THESE

PRESENTEE

A L'ECOLE DES GRADUES DE

L'UNIVERSITE LAVAL

POUR OBTENIR

LE GRADE DE MAITRE ES ARTS

PAR

MARGARET MARY FALLONA

BACHELIERE ES ARTS

DE L'UNIVERSITE DE WESTERN ONTARIO

LE CANADA VU PAR LES VISITEURS ENTRE 1760 et 1810

—
AOUT 1951



AVANT - PROPOS

Pendant notre jeunesse ce furent toujours les livres de voyage qui nous intéressèrent le plus. Cet intérêt chez nous s'agrandit de plus en plus et enfin ce furent plutôt les livres écrits sur le Canada qui attirèrent notre attention.

L'étude de notre pays natal nous fait toujours éprouver un grand sentiment d'orgueil. Le pays de nos jours est assez bien connu, mais sur le Canada d'autrefois, surtout sur la vie sociale, le commerce et les difficultés de voyage, les Canadiens pour la plupart ne savent pas grand'chose.

Ainsi est-il tout à fait naturel que nous ayons choisi un sujet qui traite du Canada tel que les voyageurs le découvrirent il y a presque deux siècles.

Dans cette thèse, nous nous sommes appliquée à l'étude de la période entre 1760 et 1810. La date 1760 marque le commencement d'une nouvelle époque dans l'histoire du Canada. Le Canada a eu un nouveau maître. Le désir de visiter cette nouvelle colonie fut cause des voyages de plusieurs de nos écrivains. Pour d'autres, le Canada ou l'Amérique furent des endroits d'asile pour les patriotes exilés de leur pays natal.

Pendant les cinquante années qui suivent 1760 on remarque une période inquiète et confuse, suivie d'une époque de développement, et aux premières années du dix-neuvième siècle le Canada

d'aujourd'hui commença à se façonner.

Mais notre étude ne comprend pas les rapports officiels des représentants du gouvernement ou des officiers de l'armée qui demeurèrent dans le pays pendant ces années. Elle ne traite que des impressions que nous donnent les visiteurs, les amateurs pour ainsi dire, ceux qui y sont venus pour passer quelques mois, ou même quelques années.

Sans l'aide et l'intérêt d'un grand nombre d'amis, la réalisation de ce travail n'aurait pas été possible. Nous tenons à remercier tout particulièrement M. Luc Lacourcière de son intérêt et son encouragement dans notre étude.

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos.....	i
Table des Matières.....	iii
Bibliographie.....	iv
Introduction.....	1
CHAPITRE I: LES ECRIVAINS.....	3
CHAPITRE II: LA NATURE.....	19
CHAPITRE III: L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE.....	36
CHAPITRE IV: LA SOCIETE.....	61
(i) Les Indiens.....	
(ii) Les Canadiens de langue française ..	
(iii) Les Canadiens de langue anglaise ...	
CONCLUSION.....	92

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES

- Henry, Alexander. TRAVELS AND ADVENTURES IN CANADA AND THE INDIAN TERRITORIES 1760-1776. New York, I. Riley, 1809. 330pp.
- Brooke, Mrs. Frances. THE HISTORY OF EMILY MONTAGUE. London, Printed for J. Dodsley in Pall Mall, MDCCLXIX. 4 vol., I: 240pp.; II: 240pp.; III: 223pp.; IV: 213pp.
- Long, John. VOYAGES AND TRAVELS OF AN INDIAN INTERPRETER AND TRADER. London, Robson, MDCCXCI. 295pp.
- Carver, Jonathan. TRAVELS THROUGH THE INTERIOR PARTS OF NORTH AMERICA IN THE YEARS 1766, 1767 and 1768. London, J. Walter, MDCCLXXVII.
- Anbury, Thomas. VOYAGES DANS LES PARTIES INTERIEURES DE L'AMERIQUE, PENDANT LE COURS DE LA DERNIERE GUERRE. Traduit de l'anglais par P.L. Lebas. A Paris, Chez Briand, 1790. 396pp.
- Campbell, Patrick. TRAVELS IN THE INTERIOR INHABITED PARTS OF NORTH AMERICA IN THE YEARS 1791-1792. Toronto, The Champlain Society, 1937. 316pp.
- Simcoe, Mrs. John Graves. THE DIARY OF MRS. SIMCOE 1792-1796 WITH NOTES AND A BIOGRAPHY BY J. ROSS ROBERTSON. Toronto, William Briggs, 1911.

LaRocheffoucauld-Liancourt,
François-Alexandre-Frédéric,
duc de.

VOYAGES DANS LES ETATS-UNIS
D'AMERIQUE FAIT EN 1795, 1796
et 1797, 4 vol. Volume I:
EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA.

Weld, Isaac.

TRAVELS THROUGH THE UNITED
STATES AND UPPER AND LOWER
CANADA, 1795, 1796, 1797.
London, Printed for John
Stockdale, 1799. 464pp.

Ogden, John.

A TOUR THROUGH UPPER AND LOWER
CANADA. Wilmington, Bonsal
and Niles, 1800. 117pp.

Gray, Hugh.

LETTERS FROM CANADA WRITTEN
DURING A RESIDENCE THERE IN
THE YEARS 1806, 1807 and 1808.
London, Printed for Longman,
Hurst, Rees and Orme, 1809.
406pp.

Melish, John.

TRAVELS IN THE UNITED STATES
OF AMERICA IN THE YEARS 1806,
1807 and 1809, 1810 and 1811,
INCLUDING TRAVELS THROUGH
UPPER CANADA. Philadelphia,
T. & G. Palmer, 1812, 444pp.

Heriot, George.

TRAVELS THROUGH THE CANADAS.
Philadelphia, M. Carey, 1813.
282pp.

Lambert, John.

TRAVELS THROUGH THE CANADAS
AND THE UNITED STATES OF NORTH
AMERICA in the years 1806, 1807
and 1808. London, Baldwin, Craddock
and Joy, 1816. 2 vol. I: 544pp.;
II: 532pp.

II. OUVRAGES CONSULTÉS

ANNUAIRE DU CANADA 1948-1949

- Blanchard, Raoul. L'EST DU CANADA FRANCAIS. Paris, Librairie Masson & Cie. Montreal, Beauchemin Limitée, 1935. vol. II.
- Bouchette, Joseph. DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DE LA PROVINCE DU BAS-CANADA AVEC LES REMARQUES SUR LE HAUT-CANADA. A Londres, Imprimé pour l'auteur, et publié par W. Faden, 1815. 640pp., Appendice: pp. I-LXXII.
- Chapais, Thomas. COURS D'HISTOIRE DU CANADA. Québec, J.-P. Garneau, Libraire-Editeur, 1919. vol. I et II.
- Charlevoix, le P. de. HISTOIRE ET DESCRIPTION GENERALE DE LA NOUVELLE FRANCE. A Paris, Chez Pierre-François Giffart, MDCCXLIV. Tomes I-VI.
- Doughty, Arthur G.
Short, Adam. CANADA AND ITS PROVINCES. vol. I, II, et III. Toronto, Glasgow Book Company, 1914.
- Doyon, Dominique-Marie, O.P. LA FABRICATION DE LA POTASSE AU CANADA et spécialement à Saint-François de Beauce, dans Les Archives de Folklore, 4 (1949), pp. 29-41.
- Dufebvre, B. CINQ FEMMES ET NOUS. Québec, Belisle Editeur, 1950. Pseudonyme d'Emile Castonguay.

- Fauteux, Joseph-Noel. ESSAI SUR L'INDUSTRIE AU CANADA SOUS LE REGIME FRANCAIS. Québec, Imprimé par Ls-A. Proulx, imprimeur du Roi, 1927.
- Franchère, Gabriel. RELATION D'UN VOYAGE A LA COTE DU NORD-OUEST DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE dans les années 1810, 1811, 1812, 1813, et 1814. Montréal, Imprimé par C.B.Pasteur, 1820.
- FRASER, Alexander. LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT dans THE THIRTEENTH REPORT OF THE BUREAU OF ARCHIVES FOR THE PROVINCE OF ONTARIO. Toronto, 1917.
- Garneau, François-Xavier. HISTOIRE DU CANADA. Cinquième Edition. Paris, Librairie Félix Aliau, 1913. Tomes I et II.
- GAZETTE DE QUEBEC (1a), 1764-1767. Imprimé par Brown and Gilmore, rue St-Louis.
- Guillet, Edwin C. PIONEER TRAVEL, Early life in Upper Canada Series, Book IV. Toronto, The Ontario Publishing Co., Ltd., 1939.
- Hennepin, R.P. Louis. NOUVEAU VOYAGE D'UN PAIS PLUS GRAND QUE L'EUROPE. Autrecht, Chez Ernest Voskuyl, 1689, 389pp.
- Innis, Mary Quayle. AN ECONOMIC HISTORY OF CANADA. Toronto, The Ryerson Press, 1945.
- Izard, Ralph. AN ACCOUNT OF A JOURNEY TO NIAGARA, MONTREAL AND QUEBEC IN 1765. New York, Printed by William Osborne, 1846, 30pp.

- Jameson, Anna Brownwell. WINTER STUDIES AND SUMMER RAMBLES IN CANADA. London, Saunders and Otley, 1838. 3 vol.
- Kalm, Peter. TRAVELS INTO NORTH AMERICA translated into English by John Rheinhold Forster. The Second Edition, London, Printed for T. Lowndes, 1772. 2 vol. I: 414pp., II: 423pp.
- Kennedy, John Hopkins. JESUIT AND SAVAGE IN NEW FRANCE. New Haven, Yale University Press, 1950.
- Lamb, Roger. AN ORIGINAL AND AUTHENTIC JOURNAL OF OCCURENCES DURING THE LATE AMERICAN WAR. Dublin, Wilkinson and Courtney, 1809. 438pp.
- Moodie, Susanna. ROUGHING IT IN THE BUSH. New York, George P. Putnam, MDCCLII. vol. II, 224pp.
- Riedesel, Mrs. General. LETTERS AND JOURNALS RELATING TO THE WAR OF THE AMERICAN REVOLUTION Translated from the original German by William L. Stone. Albany, Joel Munsell, 1867.
- Rosa, Narcisse. LA CONSTRUCTION DES NAVIRES A QUEBEC et ses environs. Ouvrage inédit. Québec, Imprimerie Leger Brousseau, 1897. 202pp.
- Short, Adam. : voir Doughty-Short.
- Sulte, Benjamin. LA CHANSON DE MOORE dans THE Canadian Antiquarian and Numismatic Journal. Vol. XIII, October 1915, p. 229.

INTRODUCTION

Sur la vie dans le Canada d'autrefois, on a beaucoup écrit. Nous avons tous étudié l'histoire du Canada dans les manuels: dans leurs romans les écrivains bien connus ont décrit la vie sociale du peuple canadien. Mais nous allons voir le Canada comme il apparut aux yeux des visiteurs et même des visiteuses, car il y en a qui sont presque inconnus par la plupart des Canadiens.

Dans une toute petite période de cinquante ans, ce pays a beaucoup changé. Les premiers visiteurs dont nous allons traiter, sont arrivés ici sur les talons de la Conquête, et les derniers ont passé les premières années du dix-neuvième siècle au Canada. Qu'est-ce qu'ils ont observé et raconté dans les lettres écrites à leurs amis?

D'abord il faut connaître un peu les visiteurs eux-mêmes pour mieux comprendre leurs sentiments. C'est ainsi que le premier chapitre présente quelques mots sur l'histoire de la période suivis d'une courte biographie de chacun des visiteurs.

Peut-être que la première chose qui frappe les yeux des visiteurs en arrivant dans le Canada c'est la beauté de la nature. Les visiteurs dont nous parlons la trouvèrent magnifique aussi, mais comme nous, chacun a eu ses idées de beauté.

Ensuite les visiteurs s'intéressèrent à l'industrie et au commerce du pays; l'industrie qui existait déjà, et les possibilités des nouvelles industries dans l'avenir. Surtout quand on pense à s'établir dans un pays, il faut étudier soigneusement comment gagner sa vie.

Nous avons laissé pour la fin la vie sociale au Canada à cette époque. Le dernier chapitre traite des peuples qui habitaient le Canada à cette période-là. Sur la vie quotidienne les visiteurs ont trouvé bien des choses à nous raconter, et nous aussi, tout en parcourant leurs livres avons trouvé captivants les anecdotes ou traits de mœurs qu'ils contenaient.

Voilà en général le plan de notre thèse: la Nature, l'Industrie, la Société, dont les renseignements sur chacun sont assez vastes pour écrire une thèse entière.

CHAPITRE I

LES ECRIVAINS

L'année 1763 marque, dans le Canada, le commencement d'une période tout à fait différente de celle qui l'a précédée. Le Canada, autrefois une colonie française, est devenue une possession anglaise. Pendant les trois années entre 1760 et 1763 tout est resté comme auparavant.

" Le 10 février 1763, était signé à Paris le traité qui mettait fin à la guerre contre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. Cette longue pièce diplomatique, divisée en vingt-sept articles, n'en renfermait qu'un seul relatif au Canada. C'était l'article quatrième. Il constituait le titre unique en vertu duquel la souveraineté de notre pays passa de la France à la Grande-Bretagne." (1),

ainsi écrit Chapais dans son Cours d'Histoire du Canada. Les habitants auraient un nouveau maître et naturellement, ils éprouvèrent des sentiments d'insécurité, surtout à l'égard des lois et de la religion, tous deux d'une si grande importance dans leur vie quotidienne. Comment cette nouvelle mère-patrie, ancienne ennemie de la France, allait-elle les traiter? Cependant, l'Acte de Québec leur garantit leurs lois civiles, leur langue, ainsi que leur religion, et ils s'en trouvèrent très satisfaits.

1. Thomas, Chapais, Cours d'Histoire du Canada, p. 8.

Quelques années plus tard, les colonies au sud, les colonies américaines décidèrent de déclarer leur indépendance. Dans le court espace de vingt ans, l'Angleterre gagna une colonie, mais en perdit treize autres. Il y en eut cependant, beaucoup de colons américains qui restèrent fidèles à l'Angleterre. Ceux-ci cherchèrent à s'établir de nouveau. Il ne leur était plus possible de demeurer sous la domination américaine; c'est ainsi qu'ils ont quitté ces colonies pour s'établir de nouveau, et cette fois dans le Canada.

Mais l'Acte de Québec, quoique satisfaisant pour les habitants, ne fut pas au goût de ces nouveaux colons, accoutumés, comme ils étaient, à se faire entendre dans le gouvernement de leur pays. Il a fallu faire quelques réformes pour cimenter l'amitié de ces citoyens récemment arrivés. Par conséquent, l'Acte Constitutionnel, fait en 1791, divisa le Canada en deux provinces, et donna à chacune de ces provinces une Chambre d'Assemblée. C'étaient le Bas-Canada comprenant à peu près le territoire actuel de la Province de Québec, et le Haut-Canada où les loyalistes venus des États-Unis s'établirent avec d'autres colons de langue anglaise. Son territoire est à peu près celui de l'Ontario actuel.

Naturellement, les effets de tous ces changements dans le Nouveau Monde attirèrent l'attention de l'Europe, surtout des Anglais. On désirait vivement visiter cette nouvelle colonie,

étudier les possibilités de commerce et d'industrie, découvrir aussi quels en étaient les avantages pour l'Angleterre. L'on voulait de plus apprendre de première main les conditions dans la Nouvelle République au sud, et peut-être faire une comparaison entre les deux pays. Pendant les dernières années du dix-huitième siècle, il y eut un accroissement considérable de la population. Ainsi, dans cette période nous trouvons plusieurs personnes venant d'Angleterre, voyageant aux Etats-Unis et dans le Canada.

Plusieurs de nos ² annalistes, Madame Simcoe, Isaac Weld et Larochevoucauld-Liancourt sont de cette époque. Les premières années du dix-neuvième siècle ont vu l'arrivée des derniers écrivains dont nous allons traiter. Ils y trouvèrent une population plus nombreuse que leurs prédécesseurs, et surtout ils ont observé un développement énorme, pour l'époque, du commerce et de l'industrie.

La plupart des voyageurs qui ont écrit un journal de voyage l'ont fait sous forme de lettres à des amis restés dans les pays d'Europe -- la France, l'Angleterre, l'Irlande. Ils n'avaient pas l'intention de les publier, mais on nous dit que leurs amis les persuadèrent de le faire. Tous ne poursuivaient pas le même but, ne cherchaient pas la même chose; quelques-uns s'intéressaient surtout au commerce; d'autres à l'agriculture; d'autres aux beautés de la nature; et d'autres à la vie sociale.

Et parce que quelques-uns étaient des soldats, d'autres des commerçants, d'autres des agriculteurs, nous pouvons nous attendre à trouver une variété d'idées et de points de vue. Somme toute, nous avons dans ces journaux un tableau assez complet du pays du Canada à cette époque.

Dans la présentation de ces auteurs, nous allons d'abord suivre l'ordre chronologique en donnant quelques notes sur chacun des voyageurs étudiés. Les circonstances de leur voyage, la durée de leur séjour, le chemin parcouru, nous intéressent plus que leur biographie détaillée avant ou après leur séjour en Amérique.

Alexander Henry, le premier en date de nos voyageurs, arriva dans le Canada en 1760, immédiatement après la conquête. C'était un anglais, et son objet était le commerce des fourrures, comme il nous le dit dans la Préface de son livre.

"A premature attempt to share in the fur-trade of Canada directly on the conquest of the country led the author of the following pages into situations of some danger and singularity." (2).

Entre les années 1760 et 1776 il voyagea de Montréal à Michillimackinac par la rivière des Outaouais, le lac Nipissingue et la rivière des Français. Tout en faisant le commerce des fourrures, il observa la géographie du pays, les coutumes du peuple, ainsi

2. Alexander Henry, Travels and Adventures in Canada, préface.

que la vie des sauvages. Son livre, TRAVELS AND ADVENTURES IN CANADA AND THE INDIAN TERRITORIES BETWEEN THE YEARS 1760 and 1776, nous donne une idée exacte de la vie parmi les sauvages parce que lui, pour se sauver la vie, a dû se plier devant ces indigènes.

Ce fut en 1763 que Madame Frances Brooke s'embarqua pour le Canada. Son mari, le Révérend John Brooke arriva à Québec en 1760 comme aumônier de la garnison et curé anglican de la population anglaise de Québec. Romancière célèbre en Angleterre, Madame Brooke fut reçue immédiatement dans la société canadienne. Ils habitèrent Sillery depuis 1763 jusqu'à leur départ pour l'Angleterre en 1768.

En rapport avec son séjour au Canada, elle nous laisse un livre, THE HISTORY OF EMILY MONTAGUE; c'est un roman sous forme de lettres écrites par des personnages imaginaires à leurs amis en Angleterre, avec les réponses de ceux-ci à ces amis de Québec. Ce sont pour la plupart des lettres d'amour. Bien entendu, dans ces lettres, Madame Brooke a trouvé moyen de présenter ses idées sur le gouvernement, la religion et les conditions de vie dans le Canada. Mais entremêlé à tout cela nous trouvons un joli tableau de la vie sociale à cette époque.

Jonathan Carver aussi demeura avec les sauvages. C'était lui surtout, qui a fait une étude des moeurs et des langues de ces premiers habitants du Canada. Arrivant en Amérique en 1766, il

partit de Boston pour Fort Michillimackinac, le dépôt du commerce des fourrures. De là il se dirigea vers l'intérieur du pays des sauvages. D'après l'Introduction de son livre, Travels THROUGH THE INTERIOR PARTS OF NORTH AMERICA IN THE YEARS 1766, 1767 and 1768, il se considérait comme pouvant être utile à son pays en explorant les parties inconnues du Canada. Ses successeurs citent souvent son oeuvre en parlant des sauvages.

Quelques années plus tard en 1768, un autre Anglais, John Long, arriva au Canada pour servir d'interprète entre les Indiens et les commerçants anglais. Afin d'atteindre son but, il passa quelques années parmi les sauvages de Cahnuaga pour apprendre la langue. Dans la Préface de son livre, VOYAGES AND TRAVELS OF AN INDIAN INTERPRETER AND TRADER, nous trouvons cet avis, "The public is not perusing the pages of a professed tourist" (3), mais tout de même son livre n'est pas sans valeur dans cette étude.

Un officier de l'armée royale, Thomas Anbury, qui arriva dans ce pays en août 1776, nous a laissé un livre d'un très grand intérêt, intitulé TRAVELS IN THE INTERIOR PARTS OF AMERICA. Tout en s'acquittant de ses devoirs de soldat, il observa très soigneusement les beautés de la nature, la vie des habitants, et l'industrie et le commerce du pays; voilà ce qu'il décrit d'une manière très intéressante sous forme de lettres à un ami anonyme en Angleterre.

3. John Long, VOYAGES AND TRAVELS OF AN INDIAN INTERPRETER, préface, p. X.

Il n'a pas eu l'occasion de visiter le Haut-Canada, mais après un séjour d'une année dans le Bas-Canada, il partit pour la guerre contre les colonies américaines.

Tous les voyageurs ne sont pas venus d'Angleterre. Patrick Campbell était un Ecossais qui partit pour le Canada en 1791, où il resta jusqu'en 1792. L'introduction de son livre, signée par l'éditeur nous annonce, "The purpose of his journey was to ascertain whether Canada afforded an opportunity for successful settlement by Highland immigrants" (4). Dans la Préface de son livre, TRAVELS IN THE INTERIOR INHABITED PARTS OF NORTH AMERICA IN THE YEARS 1791-1792, l'auteur nous informe qu'il n'avait pas l'intention de publier son journal, mais il l'a fait en cédant aux désirs de ses amis. Son séjour dans le Bas-Canada a été court parce que c'était dans la province anglaise qu'on voulait établir cette colonie; mais en dépit de cela, il a assez bien observé les Canadiens et le commerce du Bas-Canada.

Trois voyageurs, qui ont visité le Canada presque ensemble, nous présentent une grande variété d'idées sur le pays. C'est tout à fait naturel, car tous les trois venant de pays différents, de culture et de rang différents, ne voyaient pas les choses de la même façon.

4. Patrick Campbell, TRAVELS IN THE INTERIOR INHABITED PARTS OF NORTH AMERICA, Introduction.

Le duc de LaRochefoucauld-Liancourt est le seul auteur français parmi ceux que nous avons étudiés. Il quitta la France pendant la Révolution à cause de ses attaches royalistes. En 1795, il arriva aux Etats-Unis, et, pendant près de trois années, il observa la vie dans ce pays et dans le Haut-Canada. Une défense formelle de la part de Lord Dorchester l'empêcha d'entrer dans le Bas-Canada et de visiter cette province. Après un court séjour de six semaines dans le Haut-Canada il partit de Kingston pour les Etats-Unis. Comme presque tous les autres, il nous prévient qu'il n'avait pas l'intention de publier son journal, "mais quelques-uns de ses amis pensèrent que le journal offrait des renseignements utiles." (5) Il nous laisse une oeuvre de huit volumes intitulée VOYAGE DANS LES ETATS-UNIS D'AMERIQUE ET EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA.

En France, LaRochefoucauld s'intéressait à l'agriculture et il avait établi sur ses terres une ferme modèle. Naturellement, pendant son séjour ici, il a bien observé les fermes qu'il a visitées et les méthodes employées dans l'agriculture; il a aussi beaucoup aimé les beautés de la nature; les chutes Niagara furent pour lui quelque chose de merveilleux. Il nous raconte des chutes Niagara qu'elles sont "l'un des principaux objets de notre voyage" (6).

5. LaRochefoucauld-Liancourt? EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA, vol. II, Avertissement, p. III.

6. Ibid., p. 14.

Sa route l'a mené de Fort Erie jusqu'à Kingston. De cette ville il s'est embarqué pour les Etats-Unis "quatre heures après avoir reçu la lettre du secrétaire de Lord Dorchester" (7). On peut présumer qu'il ne voulait pas quitter le Canada. Il s'est trouvé très contrarié de la réponse de Lord Dorchester, et il montre son amertume en disant; "En arrivant en Canada 'ma grace' était comblé d'honneur, des officiers pour me suivre, des hommages de respect, etc.; aujourd'hui j'en suis chassé comme un vaurien:

"Et je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité". (8).

Immédiatement après la publication de son journal en français, une édition anglaise traduite par Henry Neuman a été préparée. L'oeuvre ne fut pas bien reçue dans le Haut-Canada où l'on aimait beaucoup le Gouverneur Simcoe, de qui La Rochefoucauld a écrit en des termes très peu élogieux.

C'est à la femme de ce même Gouverneur Simcoe que nous devons le récit suivant. De 1792 à 1796 Madame John Graves Simcoe demeura à Navy Hall, résidence du Lieutenant-Gouverneur d'Ontario. Dans THE DIARY OF MRS. JOHN GRAVES SIMCOE elle nous laisse une charmante narration de la vie canadienne à cette période. Arrivée à Québec avec son mari au mois de novembre 1791, elle passa l'hiver

7. Ibid., p. 168.

8. LaRochefoucauld-Liancourt, EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA, p. 167.

dans cette ville. Le 8 juin 1792, ils partirent pour le Haut-Canada où ils restèrent jusqu'au mois d'août 1796.

Madame Simcoe a beaucoup aimé le Canada. Elle voyagea partout, et pendant l'hiver de 1794-1795, elle se rendit jusqu'à Québec pour partager la vie sociale de ses amis. Tout l'intéressait - les gens, l'industrie, la nature. Elle nous a laissé plusieurs petits portraits de la vie sociale. L'on remarque à quel point elle aimait les danses, les dîners et les parties de cartes. Les beautés de la nature n'ont pas échappé à son oeil observateur, et une collection de croquis faits lors de ses voyages nous donne une idée de son talent pour le dessin et la peinture.

Elle et son mari ont souvent reçu des visiteurs. Le 20 juin 1795, arrivèrent LaRocheffoucauld et ses compagnons. Madame Simcoe parle de ces visiteurs dans son journal en date du 22 juin, "Their appearance is perfectly democratic and dirty. I dislike them all" (9). Mais LaRocheffoucauld dans son oeuvre en parlant de Madame Simcoe, dit:

"Madame Simcoe, femme de trente-six ans est timide, a de l'esprit, est obligeante et bonne, parle peu, est occupée de ses devoirs de mère et de femme; qu'elle pousse jusqu'à être la secrétaire de confiance de son mari; son talent pour le dessin qu'elle applique au tracé des cartes, lui donne aussi le moyen de lui être très utile" (10).

-
9. Mrs. John Graves Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 278.
 10. LaRocheffoucauld-Liancourt, EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA, p. 61.

Pendant que Madame Simcoe demeurait à Niagara, et que La Rochefoucauld voyageait dans le Haut-Canada, Isaac Weld, un Irlandais parcourait les Etats-Unis. Arrivé à Philadelphie la même année que LaRochefoucauld, 1795, il se dirigea vers les états du sud avant de visiter les états du nord et le Canada. A son retour il traversa la frontière du Bas-Canada à St-Jean. Il visita les villes de Québec, de Trois-Rivières, et de Montréal, ainsi que les petits villages sur sa route. En quittant cette province, il monta dans le Haut-Canada jusqu'à Détroit, et après quatre mois de voyage, il reprit de nouveau le chemin des Etats-Unis. Dans la Préface de son oeuvre, TRAVELS THROUGH THE UNITED STATES AND UPPER AND LOWER CANADA, il nous révèle le but de ses voyages:

"The author of the following pages was induced to cross the Atlantic for the purpose of examining with his own eyes into the truths of the various accounts which had been given of the flourishing and happy condition of the United States of America, and of ascertaining whether in case of future emergency, any part of those territories might be looked forward to, as an eligible and agreeable place of abode.... he afterward passed into the Canadas, desirous of obtaining equal information as to the state of those provinces, and of determining from his own immediate observations, how far the present condition of the inhabitants of the British Dominion in America might be inferior or otherwise to that of the people of the States, who had now indeed thrown off the yoke, but were formerly common members of the same extensive empire" (11).

11. Isaac Weld, TRAVELS THROUGH THE STATES AND UPPER AND LOWER CANADA, p. III

Lui, non plus, n'avait pas l'intention de publier ses lettres, mais à la fin il consentit à le faire en demandant au lecteur "to be indulgent as this is the first work of a youthful pen" (12).

On n'a pas négligé d'étudier les conditions religieuses dans le Canada. En 1799, John Ogden, ministre de l'église anglicane se rendit au Canada pour faire une étude surtout sur cette question. En voyageant de la ville de Québec jusqu'à Kingston dans le Haut-Canada, il observa très soigneusement la situation de toutes les sectes. Il s'intéressa aussi à l'éducation, au commerce, et aux coutumes sociales chez les colons. Son journal, A TOUR THROUGH UPPER AND LOWER CANADA, est vraiment l'oeuvre d'un spectateur impartial et nous donne une idée juste de cette période.

Au début du dix-neuvième siècle, on s'intéressa davantage au Canada. A mesure que la traversée de l'océan devenait plus facile, les voyageurs furent de plus en plus nombreux. Tout le monde aurait aimé visiter le nouveau monde, mais on devait souvent se contenter de lire les impressions des autres qui essayaient de donner une idée exacte de ce qu'ils avaient remarqué. Entre autres ouvrages écrits sur le Canada, le journal de John Lambert, TRAVELS THROUGH CANADA AND UNITED STATES, doit avoir plu davantage. Lambert arriva au Canada en 1806, et pendant trois ans il fit le tour de ce pays ainsi que des Etats-Unis. Tout l'intéressait: la société, le commerce, le climat, la nature. Rien n'échappait à son attention. L'introduc-

12. Weld, TRAVELS, p. VII.

tion à son ouvrage annonce ce qu'il se propose. "It has been the author's object to describe things not as he has read or heard of them, but as he found them" (13).

La seule année qu'il a passée au Canada lui a donné une assez bonne idée de ce pays, et il nous informe qu'il a trouvé beaucoup de changements dans les conditions décrites par les écrivains qui l'avaient précédé de vingt ans. Nous parcourons encore l'oeuvre d'un auteur qui écrit pour la première fois. Toutefois il emploie un style simple et intéressant. Il veut décrire tout ce qu'il voit, et il note dans son Introduction: "Everything was of an interesting nature; for though the province (le Bas-Canada) belongs to the British, yet the majority of the people were totally different from those I have been accustomed to see; their manners, customs, language and religion were all new to me" (14).

Le livre de George Heriot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, est assez bien connu. De 1807 à 1816 il fut sous-ministre des Postes et Télégraphes de l'Amérique Britannique du Nord. C'est cette position qui lui fournit de nombreuses occasions de voyage. Dans son journal il a voulu décrire le paysage pittoresque du pays et donner quelques renseignements sur les produits, le commerce et les habitants du Canada.

-
13. John Lambert, TRAVELS THROUGH CANADA AND UNITED STATES in the years 1806, 1807, 1808, introd., p. XXI.
 14. Lambert, TRAVELS, introd., pp. XVIII-XIX.

Trois années durant, de 1806 à 1808, Hugh Gray vécut dans le Bas-Canada. Lui aussi écrit son journal sous forme de lettres à ses amis. Ce qui suscite chez lui le plus d'intérêt, ce sont les lois et le commerce, mais les moeurs et les coutumes du peuple ne passèrent pas inaperçues. Il s'intéressa, lui aussi, aux beautés naturelles du pays. Il nous laisse son livre sous le titre de LETTERS FROM CANADA 1806, 1807, 1808.

Les voyages de John Melish à travers le Canada furent limités, mais la description de sa visite aux chutes Niagara en 1807, nous donne ses impressions de ce paysage grandiose, et pour cette raison il est inclus dans ce groupe d'écrivains. Son livre est intitulé comme presque tous les autres TRAVELS THROUGH THE UNITED STATES OF AMERICA INCLUDING TRAVELS THROUGH UPPER CANADA.

Il y a peut-être d'autres voyageurs qui, à cette période, ont écrit leurs impressions au sujet du Canada. Espérons que notre étude est assez complète. Notre groupe comprend toutes les classes de la société, et s'intéresse à chaque phase de la vie canadienne. Les derniers, comme Hugh Gray, trouvent des changements assez considérables dans les conditions décrites par Thomas Anbury. Ils voyagèrent dans les mêmes endroits, mais ils n'observèrent pas les choses du même point de vue. Cela est tout à fait naturel, parce que nous avons tous une tendance à voir les choses telles que nous les voulons, plutôt que sous leur aspect réel.

Il est bien vrai que la durée des voyages de quelques-uns, ne fut pas assez longue pour leur donner une vue exacte et complète de la vie canadienne, mais l'ensemble de leurs ouvrages doit nous donner une idée générale assez juste de la période étudiée.

Et, alors, qu'ont-ils appris du Canada? de ses beautés, de sa nature, de son climat, ainsi que du commerce et de l'industrie, et surtout de la vie de ses habitants? Les chapitres suivants s'efforceront de répondre à toutes ces questions.

TABLEAU RECAPITULATIF

Auteur	Dates	Date et durée du voyage	Pays parcouru	Date de publication
Henry, Alexander	1739-1824	1760-1776	de Québec à Michillimackinac	1809
Brooke, Mrs. Fran ces	1724-1789	1763-1768	Québec et Sillery	1769
Carver, Jonathan	1710-1780	1766,1767,1768	de Boston à Michillimackinac	1777
Anbury, Thomas		1776, 1777	le Bas-Canada	1790
Long, John		1768-1787	de Québec à Cahnuaga et dans les territoires indiens	1791
Campbell, Patrick		1791-1792	de Québec à Niagara	1793
Simcoe, Madame	1766-1850	1792-1796	de Québec à Niagara	
LaRochefoucauld- Liancourt	1747-1827	1795	de Niagara à Kingston	1799
Weld, Isaac	1774-1856	1795-1796	de Québec à Niagara	1799
Ogden, John	1751-1800	1799	de Québec à Niagara	1800
Lambert, John		1806,1807,1808	de Québec à Niagara	1816
Heriot, George	1766-1844	1807, 1808	de Québec à Niagara	1813
Gray, Hugh		1806, 1807,1808	le Bas-Canada	1809
Melish, John	1771-1822	1807	le Haut-Canada	1812



CHAPITRE II

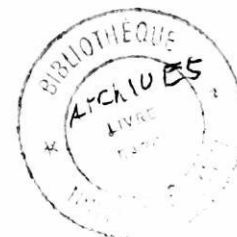
LA NATURE

Les beautés naturelles de notre pays n'ont pas échappé aux yeux des journalistes. Naturellement, à cette époque romantique, quelques-uns, comme Heriot, cherchaient surtout les paysages pittoresques, les cascades, les arbres et les arbustes, mais tous, sans exception, ont été enchantés par la vue de la ville de Québec ou des majestueuses chutes Niagara. La variété des arbres, des plantes et des fleurs, ainsi que des animaux, était pour eux, une sorte de révélation, mais peut-être est-ce le climat, et surtout l'hiver, qui les intéressa en premier lieu. Pour eux, un hiver canadien était une chose complètement nouvelle: de là, les nombreuses pages consacrées à ce sujet dans leurs journaux.

Pour ceux qui arrivèrent dans ce pays par le Bas-Canada, la première chose qui les frappa, fut la majesté du fleuve St-Laurent. En écrivant à son ami, Anbury veut lui donner une idée de ce noble fleuve; il fait d'abord mention du Rhin et du Danube et puis il continue:

"Que diriez-vous, mon ami, quand je vous assurerai que ces rivières qui roulent si majestueusement leurs ondes jusques dans les gouffres de l'Océan, ne sont que de simples ruisseaux auprès du fleuve St-Laurent" (1)

1. Thomas Anbury VOYAGES DANS LES PARTIES INTERIEURES DE L'AMERIQUE, vol. I, p. 22.



Et Heriot, en décrivant ce beau fleuve, est d'accord avec Anbury quand il écrit:

"The Saint Lawrence is one of the greatest,
most noble and beautiful rivers" (2).

La ville de Québec était un objet d'admiration pour tous ceux qui la visitaient. La ville même leur offrait un aspect tout à fait nouveau, et du Cap Diamant, le paysage était d'une beauté incomparable. D'après Lambert le paysage autour de Montréal était magnifique mais pour lui,

"Quebec has more of the majesty of nature; Montreal more of the softness of art" (3)

et les plus beaux paysages d'Europe n'ont pas la valeur de ceux de Québec. Même Isaac Weld, qui n'était pas prodigue d'éloges, se laissa conquérir par le charme de cette ville.

"The view from Upper Town surpasses all that I have hitherto seen in America, or indeed in any part of the globe, in grandeur, and diversity" (4),

raconte-t-il après son voyage sur le Cap Diamant.

A proximité de Québec, de nombreux panoramas méritaient d'être vus. Le pittoresque de l'île d'Orléans captiva tous ceux qui l'ont visitée. Tous ont parlé de la beauté de cette île encore

-
2. George Heriot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, p. 56.
 3. Lambert, TRAVELS, p. 523.
 4. Weld, TRAVELS, p. 204.

si bien connue des touristes d'aujourd'hui. La citation d'Anbury qui a tant admiré cette île exprime les sentiments des voyageurs d'antan:

"Elle est belle, grande, et située au milieu du fleuve Saint-Laurent", dit-il. "Cette île est bien cultivée, et l'oeil se promène avec plaisir sur de grandes maisons bâties en pierres, sur des champs de bleds, des prairies, d'excellents pâturages, des bois. On y voit plusieurs églises bien construites" (5).

Les cascades d'un pays offrent toujours à l'oeil un spectacle magnifique. Tout près de la ville de Québec se trouvent les chutes Montmorency et celles de la Chaudière. Tous admettent la splendeur et la magnificence de la chute Montmorency, mais pour Lambert et Weld, la chute de la Chaudière lui est supérieure, surtout pour la beauté du paysage avoisinant.

"The scenery which accompanies it", dit Lambert, "is beautiful and romantic beyond description" (6).

Vraiment, en suivant les tableaux tracés par ces auteurs, on est tenté de visiter sans délai ces coins pittoresques. Nous allons laisser le lecteur juger lui-même, en citant Gray et Heriot sur ce sujet. D'après Heriot, qui préfère la chute Montmorency,

"The foaming clouds of Montmorency pouring over a gloomy precipice suddenly open on the eye" (7)

"After exhibiting a grateful variety throughout its course, the river is precipitated in an almost perpendicular

5. Anbury, VOYAGES, vol. I, p. 40.

6. Lambert, TRAVELS, p. 409.

7. Heriot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, p. 73.

direction over a rock of the height of 246 feet; falling where it touches the rock in white clouds of rolling foam" (8).

Et maintenant, voici comment Gray décrit la chute de la Chaudière:

"The sunbeam illumines the rising spray, mixing radiant gems with the sombre hue of the forest. Nature in this spot, seems just emerging from original chaos, so wild is the appearance and arrangement of everything around you" (9).

Voilà la chute de la Chaudière, qui en hiver a une apparence spéciale, "the icicles which resemble a cluster of pillars in gothic architecture" (10).

Aujourd'hui les voyageurs sur le Saint-Laurent ne manquent pas de remarquer la beauté du paysage, et des petits villages sur les rives de ce majestueux fleuve. Pour les voyageurs, le trajet sur le fleuve de Québec à Montréal était aussi une source de grand plaisir. Les jolies petites maisons qui entouraient l'église du village, et surtout la flèche d'étain qui reluit au soleil, leur présentaient une scène tout à fait charmante. Weld a bien décrit la scène en ces mots:

"What particularly attracts the attention however, in going down this river, is the beautiful disposition of the towns and villages on its banks" (11).

Mais sans le doigt de la nature, le tableau ne serait pas

-
8. Ibid., p. 89.
 9. Gray, LETTERS FROM CANADA, p. 95.
 10. Heriot, op.cit., p. 89.
 11. Weld, TRAVELS, p. 192.

complet. Les arbres et les montagnes ont joué tour à tour leur rôle pour achever l'ensemble de cette vue imposante. C'est Lambert qui surtout remarque ce phénomène quand il dit:

"Thick umbrageous forests, and distant mountains whose summits mingle with the clouds, complete the charming scenery, which is viewed to great advantage during a voyage up the river, and which presents to the eye, a succession of the most beautiful landscapes"(12).

La chute Niagara fut le but principal de plusieurs de nos voyageurs. Presque tous en avaient lu quelques descriptions. La cataracte surpassait tout ce qu'ils avaient imaginé. En s'approchant des chutes, on aperçoit toujours un nuage de vapeur qui s'élève. Certains jours on peut le voir à une distance de quarante milles au dessus de la chute. En tombant, les eaux des cascades changent de couleur; cela dépend de la force du soleil ou des vents. LaRoche foucauld remarque que

"les eaux s'élèvent en une vapeur épaisse, qui surpasse souvent de beaucoup la hauteur de leur chute et se mêle alors avec les nuages" (13).

John Melish ne voyagea pas loin dans le Canada, mais pour lui, le spectacle des chutes Niagara fut quelque chose qu'il n'a pas voulu manquer de voir. Ce spectacle ne l'a pas déçu puisqu'il nous raconte:

12. Lambert, TRAVELS p. 455s.

13. LaRoche foucauld-Liancourt, VOYAGES, vol. I, p. 14.

"An astonishing view it is, to behold a sheet of water nearly a mile broad, and very deep, tossing and tumbling among rocks and precipices for nearly half a mile during which it falls 52 feet when it apparently sinks below the surface of the earth and eludes your view" (14).

Vraiment, il est impossible de traduire l'émotion que leur a fait éprouver cette cataracte. Ces voyageurs sont unanimes à vanter la beauté du Canada. D'après eux, les pays de l'Europe n'ont rien de comparable. Pour finir, nous allons citer Heriot, qui exprime en quelques mots les sentiments que tous les voyageurs éprouvent.

"In vain would the labours of art endeavour to produce in the gardens of palaces, beauties which the hand of nature scatters in the midst of unfrequented wilds" (15).

La beauté du paysage avait excité l'admiration de ces voyageurs au niveau de la beauté profonde et de l'immensité de ses forêts. La flore était abondante et variée. D'après Anbury, "il n'y a peut-être au monde entier aucun pays qui ne produise plus de bois de différentes espèces et de meilleure qualité" (16). Il n'est pas difficile de trouver un endroit plus favorable au labour. Où l'on ne voit que des pins, des sapins, et des cèdres,

-
14. Melish, TRAVELS IN THE UNITED STATES OF AMERICA, p. 320.
15. Heriot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, p. 106.
16. Anbury, VOYAGES, vol. I, p. 74.

le terrain est humide et sablonneux; mais dans les lieux où croissent le chêne, l'érable, le hêtre, le charme, l'orme, le hêtre et les cerisiers, le terrain est très fertile et on est assuré d'abondantes récoltes. Partout, dans le Bas-Canada et dans le Haut-Canada on trouve ces arbres. Il y a les cèdres blanc et rouge, et c'est avec ce dernier que les Canadiens font leurs palissades et presque tous les bardeaux qui couvrent leurs maisons à cause de son extrême légèreté. On trouve en grand nombre le majestueux pin, d'une hauteur inconnue en Europe, employé pour la construction des navires, et le bouleau avec lequel les Indiens fabriquent leurs canots. Lambert nous dit qu'un des arbres les plus utiles au Canada, c'est l'érable.

Le sucre d'érable était une nouveauté pour ces journalistes. L'érable est le plus apprécié des bois de chauffage, mais on ne l'emploie guère à cet usage tant que sa production de sève peut rapporter quelque profit. Au sujet de l'érable, Weld observe qu'il se trouve partout dans le Canada, et que c'est un arbre qui ne croît que sur un terrain très fertile. Les Canadiens emploient les canots, appelés "les canots de bois" creusés dans le tronc de l'orme rouge.

Il y avait aussi une grande variété d'arbustes et de plantes, et c'est Madame Simcoe surtout qui s'y intéressa. Souvent elle se promenait aux bois pour chercher des fleurs sauvages, et

La Rochefoucauld, qui lui aussi observa beaucoup la nature, nous parle "des bois remplis de fleurs très belles, très odorantes, dont nous n'avons pas pu savoir le nom. Les arbres odorants y sont aussi très multipliés, et d'une élévation inconnue en Europe" (17).

Lambert aussi s'intéresse à ce sujet. Il nous dit que

"The forests are full of the most herbs, roots and grasses, the properties of which are generally well known to the Indians, and to many of the Canadians" (18).

Madame Simcoe nous donne quelques renseignements sur ces herbes. Son mari était malade, et il n'y avait pas de médecin tout près, ainsi elle nous dit:

"Captain Brant's sister prescribed a root, it is I believe, calamus, a genus of palm, one species of which yields a resin called dragon's blood; the root of which is the sweet flag, which really relieved his cough in a very short time" (19).

Pendant son séjour à Niagara, elle apprit souvent des sauvages comment faire toutes sortes de remèdes de ces herbes. Dans un pays où il n'y avait pas de médecins, une connaissance de ces remèdes était très utile. Pour nous aussi, une étude de l'emploi de ces herbes et de ces plantes est très intéressante, et pour cette raison, nous allons en citer quelques-uns.

Madame Simcoe nous raconte qu'elle a cueilli du sassafras, une espèce d'arbuste, et elle remarque, "I have been drink-

17. La Rochefoucauld-Liancourt, VOYAGES, p. 98.

18. Lambert, TRAVELS, pp. 440s.

19. Simcoe, THE DIARY OF MRS. JOHN GRAVES SIMCOE, pp. 274s.

ing the buds in tea, and it has removed the symptoms of ague" (20). Il semble que "ague" était une maladie très commune dans le Haut-Canada, parce que tous les voyageurs en parlent. Elle nous dit de plus, "Elderflower leaves take off the pain of gout or rheumatism " (21). Une autre fois, elle a fait de la limonade des fleurs du sumac. Ce sumac est un arbuste très versatile, et l'on emploie les branches et les baies pour teindre des étoffes.

Madame Simcoe et Lambert décrivent tous deux une plante qui pousse partout. D'après Madame Simcoe, c'est l' "asperge sauvage", trouvée dans le Haut-Canada, mais Lambert l'a trouvée aussi dans le Bas-Canada et en décrit les emplois en détail. Les deux descriptions sont très intéressantes. De cette plante, Madame Simcoe relate, en écrivant à son ami:

"I send you some seeds of wild asparagus. It may be eaten when very young; afterwards it becomes poisonous. The milky cotton in the seed vessel is very pretty, and makes excellent pillows and beds. I hope you will grow enough to stuff a muff" (22).

Lambert, en parlant de cette plante, nous informe que:

"It comes up in May like asparagus. When 9 or 10 inches high, it is cut, sold at market, dressed and eaten like asparagus. The French called it "cotonnier". If left to grow, it rises to about 3 feet high, and bears a flower resembling a lilac, but of a finer, though weaker fragrance. Sugar is

201 Ibid., p. 311.

21. Ibid., p. 290.

22. Simcoe, THE DIARY OF MRS. JOHN GRAVES SIMCOE, p. 140.

made of the syrup formed by the dew on the leaves. The pods when ripe contain a fine white silky substance, extremely soft and resembling cotton, from which it takes its name. The Canadians make no other use of the cotton than as a substitute for feathers to fill their mattresses and pillows with" (23).

Lambert lui-même croit que l'on peut employer ce coton dans les manufactures de papier et de tissus.

Si le paysage et la flore ont attiré l'attention de nos voyageurs, la faune aussi les intéressa. Les forêts de ce vaste pays abondent en animaux de toutes sortes, et dans ses rivières et ses ruisseaux se trouvent des poissons délicieux. Parmi les animaux que nos voyageurs remarquent le plus souvent, nous allons mentionner l'ours, le castor, l'écureuil et le lièvre.

On nous raconte que les sauvages se sont réservé la chasse à l'ours qui pourvoit à tous leurs besoins.

"Sa chair fournit des alimens, sa graisse leur sert à se frotter le corps, et ils se vêtent avec la peau" (24).

Les sauvages estiment beaucoup les pattes de l'ours. En hiver l'ours se retire dans le creux d'un vieil arbre, et c'est à cette saison que les sauvages lui font la chasse. Ils le forcent de sortir en mettant le feu aux branches qu'il a rassemblées au pied de l'arbre, ordinairement, un pin creux. L'ours, d'après eux, est

23. Lambert, TRAVELS, pp. 437s.

24. Anbury, VOYAGES, vol. I, p. 198.

timide plutôt que féroce, et il n'essaiera jamais d'attaquer ni homme ni chien s'il peut se sauver, mais une fois blessé, il lutte avec furie.

Weld nous informe qu'il y a ce qu'on appelle des saisons propres aux ours, aux écureuils, etc. Cette année-là, il y eut un grand nombre d'écureuils, venus du sud et les sauvages l'informèrent que la migration de ces animaux en si grand nombre est un signe d'un hiver très sévère.

Le castor est un animal extrêmement doux et très industriel. Il est admirable de le voir travailler avec ses dents. En rongant les arbres, "ils ont assez d'adresse pour les faire toujours tomber du côté de l'eau" (25). Anbury nous dit aussi qu' "il ne connaît pas les ruses dont se servent les autres animaux et cherche rarement à se défendre quand il est seul" (26). La queue du castor est considérée comme un mets délicieux.

Le lièvre se trouve partout dans les bois du Canada. Il est brun pendant l'été, mais devient blanc pendant l'hiver. Ce phénomène est observé par tous les voyageurs qui l'expliquent comme effet ou de la neige ou du froid qui règne dans ce climat.

Dans le Haut-Canada, il y avait autrefois abondance de serpents-sonnettes. Madame Simcoe parle souvent du grand nombre

25. Ibid., p. 204.

26. Ibid., p. 202.

de ces serpents tout près de Niagara. Elle nous dit que les sauvages ont une grande peur des serpents, mais Henry raconte qu'ils les considèrent comme sacrés. Pour chasser des serpents-sonnettes des îles près de Niagara, on y plaça des cochons, mais malheureusement il en reste encore même aujourd'hui dans cet endroit un assez grand nombre.

Malgré tout cela, le serpent-sonnette a son utilité.

Weld relate que:

"The flesh of the rattlesnake is as white as the most delicate fish, and is much esteemed by those who are not prevented from tasting it by prejudice. The soup made from it is said to be delicious and very nourishing" (27).

Aussi l'emploie-t-on comme remède très efficace contre le rhumatisme.

Dans le Bas-Canada, et aussi dans le Haut-Canada, les gens étaient tourmentés par des insectes, surtout par les moustiques et les mouches communes. Madame Simcoe se plaint de ces moustiques si nombreux "that smoke would not drive them away" (28), et une piqûre de moustique était souvent dangereuse.

A certains moments, non seulement les gens, mais les récoltes ont beaucoup souffert du désastre causé par ces insectes. De temps en temps, il y eut des fléaux de sauterelles. Un

27. Weld, TRAVELS, p. 341.

28. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 335.

tel incident est raconté par Heriot, et aussi par Lambert.

Quand les sauterelles avaient fini de manger toute la récolte sur l'île d'Orléans,

"they assembled on the water in clusters resembling rafts; and floated with the tide and wind along the basin of the Saint Lawrence to Quebec" (29).

Les poissons abondent partout dans les rivières et dans les lacs du Canada. Madame Simcoe parle de l'excellence de ces poissons, surtout des poissons blancs que l'on mangeait souvent. Dans le Bas-Canada, Anbury observa

"les marsouins, qui sont presque blancs; et qu'on prendrait pour des cochons qui nagent, lorsqu'ils s'élèvent à la surface de l'eau. Pendant la nuit, ils jettent une sorte de lumière. Ils se trouvent en si grand nombre, ils nagent avec tant de vitesse, et font, dans l'eau, tant de tours et de détours, qu'on imagine voir les feux d'artifice qui rasent la surface du fleuve" (30).

Le paysage varie avec les saisons. Nous remarquons même des changements parmi les animaux. En hiver, l'ours se retire dans le trou d'un vieil arbre; le lièvre change de couleur; les insectes disparaissent. Pour les voyageurs au Canada, le climat de ce pays était quelque chose de remarquable. Bien entendu, c'est l'hiver qui les intéressa le plus. La quantité de la neige et la durée de l'hiver sont des sujets de longues

29. Heriot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, p. 100.
30. Anbury, VOYAGES, vol. I, pp. 24s.

pages dans leurs journaux. Chose surprenante, pour eux aussi, la rapidité de la végétation, une fois la neige disparue est à remarquer. D'après Lambert qui ne visita que le Bas-Canada, "The spring, summer and autumn are all comprised in these five months (May to September). The rest of the year may be said to consist wholly of winter" (31) and Anbury en parlant de ce phénomène a dit, "Il semble que l'on voit l'herbe croître en la regardant" (32).

Même dans le Bas-Canada, la chaleur de l'été est aussi excessive que le froid de l'hiver est rigoureux. La Rochefoucauld l'explique ainsi:

"Ce n'est pas tant la violence de la chaleur que son genre, qui la rend insupportable; elle est lourde, oppressive, encore plus la nuit, que le jour; car le jour, il y a souvent des brises, qui rafraîchissent l'air; la nuit, il n'y en a presque jamais" (33).

En parlant du climat du Bas-Canada, il dit qu'il est sec et extrêmement froid en hiver, mais il fait toujours beau. D'après les habitants, les hivers deviennent de plus en plus modérés, et les chaleurs de l'été plus fortes et plus longues; mais les journaux météorologiques des ordres religieux ont noté peu de changements pendant les soixante dernières années.

En hiver, les habitants de la ville, et de la campagne

31. Lambert, Travels, p. 125.

32. Anbury, VOYAGES, vol. I, p. 160.

33. LaRochefoucauld, VOYAGES, p. 120.

sont dans leur élément. Ils s'habillent pour le climat; les maisons aussi sont préparées, avec grand soin; on colle du papier autour des fenêtres, et bouche toutes les crevasses par où le froid peut pénétrer. Il y a toujours le danger des incendies, à cause des poêles surchauffés. Il semble que le climat du Bas-Canada est le plus salubre du monde, mais presque tous les voyageurs remarquent que malgré cela, les Canadiens sont très sujets à la pneumonie. Peut-être, ont-ils dit, que c'est la faute des maisons si bien chauffées. L'air du Haut-Canada n'est pas si sain. Les endroits où se trouvent les moustiques sont bas et très humides, et cette condition existe partout dans le Haut-Canada.

En hiver, les nuits sont si calmes que l'on ne sent pas l'intensité du froid. Madame Simcoe nous informe, "There is little wind here, except with a snowstorm of fine snow. The French call it poudre or powdered snow" (34). Le voyage est très facile. En carriole, il est possible de faire de 80 à 90 milles par jour, et de cette façon, le Canadien s'amuse, tout enveloppé en fourrures. Pour lui, l'hiver n'est pas la saison du travail, mais la saison d'amusement.

"To see the Canadian winter in all its majesty", dit Gray, "it is necessary to take a journey into the different parts of the country. This I have done" (35).

34. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 71.

D'après Heriot, la durée de l'hiver à Montréal est plus courte de six semaines qu'à Québec, mais Weld nous informe que la différence n'est que de trois semaines.

C'est Weld aussi qui nous apprend que les hivers dans le Haut-Canada sont assez sévères, mais que la neige ne dure pas plus de trois mois à Niagara. Quelques années plus tard, quand Heriot visita cet endroit, la durée de la neige était de six semaines. Comme de nos jours, le froid de l'hiver a varié évidemment l'année en année. Mais nous trouvons aussi les chaleurs excessives. Lambert nous a dit que l'été de 1808 fut le plus chaud pendant plusieurs années. Au mois de juillet, le thermomètre est monté à 103°, même à Montréal et à Trois-Rivières.

Le climat, la flore et la faune de ce pays du Canada d'autrefois ont exercé beaucoup d'influence sur les industries.

En parcourant tous les livres déjà mentionnés, on ne doit pas oublier que nos voyageurs ne furent pas de véritables naturalistes, car ceux-ci savent discerner les éléments d'importance dans une telle étude. Ils ont donné, sur les sujets traités, leurs idées individuelles, et par conséquent, nous trouvons beaucoup de variation et beaucoup de contradiction. Ce sont des impressions personnelles, les impressions des amateurs de la nature.

En outre, nous les trouvons dans un nouveau pays, un pays tout à fait différent de ceux de l'Europe d'où ils sont venus. Ils ont observé bien des choses inconnues dans leur pays natal. Ainsi est-il impossible de donner les détails exacts des phénomènes qui leur étaient presque nouveaux.

Même si les voyageurs ne furent toujours d'accord, ils nous laissent un tableau très agréable du Canada à cette époque, et en lisant plusieurs de ces écrivains, nous pouvons, nous-mêmes, arriver à une idée plus ou moins exacte de la nature pendant cette phase de la vie canadienne.

CHAPITRE III

L'INDUSTRIE

En tout pays nouveau, on trouve les industries peu avancées. Il faut se procurer d'abord les nécessités de la vie - la nourriture, les vêtements, et un abri. Ensuite le colon cherche à augmenter ses biens. Peu après, l'agriculture et le commerce du bois se développent jusqu'à ce qu'il y ait suffisamment de produits pour l'exportation.

Il en a été ainsi au Canada. Les premiers colons se contentèrent de bâtir des maisons assez rudes, de les entourer de petits jardins potagers et de garder quelques vaches et quelques brebis qui leur fournirent du lait, de la viande et de l'étoffe pour les vêtements. Les habitants s'adonnèrent à la chasse et à la pêche dans un pays qui abondait en bois et en lacs. Tous les habitants ne se contentèrent pas de mener une vie tranquille. Il y eut aussi les coureurs de bois qui aimaient la vie vagabonde, et qui ont beaucoup fait pour avancer le commerce des fourrures et l'exploration.

Avant d'examiner les industries telles que nos annalistes les trouvèrent, nous allons étudier un peu les conditions des industries sous la domination française.

Depuis le commencement de la période française, le commerce des fourrures est resté le plus important de tout.

Mais environ un demi-siècle après la fondation de Québec, on s'occupe d'établir des industries dans la Nouvelle France. C'est plutôt sous l'intendant Talon que ces industries se sont développées. En 1671, les habitants avaient assez produit pour permettre de l'exportation. Talon avait établi une brasserie, une tannerie, des fabriques d'étoffes et de souliers. Il avait aussi entrepris la construction des vaisseaux ainsi que la manufacture du goudron et de la potasse. Mais à son départ pour la France, ces industries ne se sont pas soutenues. Le commerce des fourrures reste le plus important et surtout le commerce du castor.

Mais au commencement du 18^{ème} siècle, le commerce du castor se trouva complètement désorganisé et les prix baissèrent. C'est ainsi que, poussés par la nécessité, les colons se sont mis à trouver d'autres moyens de gagner leur vie. Le Roi aussi voulait leur donner son encouragement. Il établit des chantiers de construction navale, et entreprit l'exploitation des mines de fer dans la région de Trois-Rivières. Les pêcheries se sont développées et les scieries sont devenues de plus en plus nombreuses. En même temps que la construction navale, la manufacture de goudron augmentait.

Mais la politique de la France fut toujours changeante et, sans l'appui du roi, les entreprises ne se sont pas soutenues. Aussi, il y avait des difficultés pour trouver des ouvriers compétents dans le pays, et la distance qui sépare la France de sa

colonie empêcha la communication entre elles. En outre, les guerres dans lesquelles la France s'engageait, l'empêchèrent d'aider cette colonie si éloignée.

Au temps de la conquête, les visiteurs remarquent des industries assez prospères. L'industrie du sucre d'érable les étonna par sa nouveauté, et presque tous nos écrivains en parlèrent. Fait surprenant pour eux, à Sorel même à cette époque, la construction navale était florissante. Les fourrures furent des sources de grandes richesses et ce fut la peau de castor qui servait à l'échange. D'après LaRoche foucauld, "le seul commerce propre du Canada est celui des fourrures" (1), et Weld nous dit que les Canadiens préfèrent la vie des voyageurs à celle de l'agriculteur; néanmoins, la plupart des habitants s'engagèrent dans la culture du sol, et avant la fin du dix-huitième siècle, les produits agricoles étaient suffisants pour permettre l'exportation.

Il ne faut pas oublier qu'après la Conquête et surtout après la guerre de l'Indépendance, de nombreux Américains et Anglais immigrèrent dans le Canada. Ainsi il y eut un accroissement assez considérable de la population par l'immigration, aussi bien que par les naissances dans la colonie. Tout cela demandait un développement des industries et une production agricole beaucoup plus élevée. Les nouveaux colons apportèrent avec eux de

1. LaRoche foucauld-Liancourt, EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA, p. 189.

nouvelles méthodes industrielles. La richesse du sol le rendait propre à l'agriculture. La différence du climat permit aux colons du Haut-Canada la culture de produits autres que ceux du Bas-Canada; et le Haut-Canada manquait de bien des choses nécessaires à la vie. Ce fut ainsi que commença le commerce entre les deux provinces.

Avant la guerre avec les colonies américaines, l'Angleterre ne permettait pas dans les colonies la fabrication des produits qu'elle offrait elle-même sur le marché. Mais après cette guerre, la fabrication était libre, mais la mère-patrie demanda la préférence dans le commerce. Par conséquent, l'industrie dans le Canada se développa rapidement, surtout dans le commerce du bois. Ainsi, dans la guerre d'Europe entre la France et l'Angleterre, c'est parce que l'Angleterre ne pouvait se procurer de bois en Russie et en Scandinavie, que l'exploitation intense des forêts du Canada commença.

De nos jours le Canada est connu partout par ses produits agricoles, entre autres, le blé dont la qualité est excellente; par les fruits de toutes sortes qui remplissent les beaux vergers de l'ouest à l'est et par les produits laitiers qui sont consommés, même dans les pays d'Europe.

Dès le dix-huitième siècle nous trouvons que ces industries étaient bien établies. Bien que la plupart de nos amalistes nous disent que "les Canadiens sont les plus mauvais fermiers du monde", ceux-ci ont déjà appris comment produire le blé et les légumes de

toute variété. Anbury, en 1776, nous dit que:

"Les habitants ont en abondance toutes les nécessités de la vie, mais ils se privent de l'aisance que pourrait leur procurer leur travail et ne vivant que de pain et de lait, ils portent leurs autres denrées telles que beurre, fromage, viande, volailles, oeufs etc. au marché" (2).

Mais du Haut-Canada, LaRoche foucauld dit: "On ne fait point de beurre ni de fromage au-delà des besoins de la famille" (3).

Le blé était d'une qualité excellente, et même une dizaine d'années avant la fin du dix-huitième siècle, la quantité exportée était assez considérable. C'est ce que nous dit Campbell, en parlant des fermes sur l'île de Montréal. Les annalistes sont d'accord pour décrire le sol de cette île où se trouve le sol le plus riche du Bas-Canada. D'après Madame Simcoe, "the wheat appeared finer than any I have seen in England and totally free from weeds" (4).

Avant cette période les méthodes de culture n'étaient pas très avancées mais la demande pour l'exportation et l'arrivée des fermiers scientifiques d'Angleterre ont beaucoup fait pour améliorer cette situation. Weld, en 1796, nous parle d'une ferme à Malden, près Détroit qui "contains no less than 2000 acres. A large part of it has been cleared and it is cultivated in a style which would not be thought meanly of in England" (5). Aussi en décrivant cette partie

-
2. Anbury, VOYAGES, vol. I, p. 36s.
 3. LaRoche foucauld-Liancourt, EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA, p. 138.
 4. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 195.
 5. LaRoche foucauld-Liancourt, EXCURSIONS, p. 349.

du pays il raconte:

"They grind their corn at present by windmills, which I do not remember to have seen in any other part of North America" (6).

C'est plutôt LaRocheffoucauld qui nous donne les opinions d'un expert au sujet de la culture. En France, la culture l'avait intéressé principalement et, par conséquent, il en parle avec autorité. Comme il n'a pas eu l'occasion de voyager dans le Bas-Canada, les renseignements qu'il donne concernent principalement le Haut-Canada, le territoire près de la chute Niagara. Il dit que l'on y trouve "2 moulins à bled" et "le prix de la mouture fixé par la loi est dans tout le Haut-Canada, du douzième" (7), mais il nous informe aussi que, la même année, "le prix de mouture dans le Bas-Canada est par la loi du quatorzième" (8).

"Les maladies des bleds n'y sont pas communes" continue-t-il, et quoique le sol soit très fertile et adapté à la culture du blé, le Canada ne fournit pas encore suffisamment de bled pour sa consommation. Les troupes sont nourries de farine du marché de Londres et de boeuf salé d'Irlande" (9).

6. Ibid., p. 354.

7. Ibid., p. 22.

8. LaRocheffoucauld-Liancourt, EXCURSIONS, p. 206.

9. Ibid., p. 136.

Ces renseignements il les a obtenus du Gouverneur Simcoe. On ne peut pas terminer sans mentionner le prix du blé et de la farine à cette époque. "Le prix actuel des farines à Kingston est de six dollars le baril" (10) et le "prix du bled est d'un dollar le boisseau" (11).

Mais si le blé fut un des produits les plus importants, on trouvait en abondance des légumes et des fruits de toutes sortes dans le Haut-Canada ainsi que dans le Bas-Canada. L'île d'Orléans approvisionnait les marchés de Québec de son surplus. Sur ce fait, tous nos annalistes sont d'accord. Tous ceux qui voyageaient dans le pays ont remarqué que les provisions étaient d'une grande variété et d'une qualité supérieure.

"The market of Quebec is extremely well supplied with provisions of every kind, which may be purchased at a much more moderate price than in any town I visited in the United States" (12) dit Weld en

parlant de Québec. Ensuite il continue:

"Culinary vegetables of every description come to greatest perfection in Canada" (13).

L'île de Montréal également a produit des légumes et des fruits en abondance. La terre était très fertile et beaucoup cultivée. Pendant que Madame Simcoe voyageait vers le Haut-Canada, elle remarque

-
10. Ibid., p. 134.
 11. Ibid., p. 139.
 12. Weld, TRAVELS, p. 203.
 13. Ibid., p. 219.

qu'à Montréal "orchards cover nearly all the top of the mountain" (14). Son opinion est partagée par les autres et surtout par Gray et Heriot. En lisant Gray, qui parle de Montréal, nous apprenons que :

"Between the mountain and the town are a great many fine gardens and orchards. The fruit is of first quality and also the vegetables. The apples are particularly good especially 'La Pomme de Neige" (15).

Et il dit qu'il y a aussi en abondance les pêches, les abricots, les prunes, les groseilles et les framboises. Heriot en parlant de cet endroit (Montréal) relate que

"there are orchards producing apples and pears of a superior quality" (16).

Même de nos jours, l'île d'Orléans et les environs de Montréal sont bien connus comme producteurs de pommes.

Mais si le Bas-Canada était capable de produire une grande variété de légumes et de fruits, on ne doit pas croire que c'est la seule région fertile du Canada. Tout en parcourant la route de Montréal à sa résidence près Niagara, Madame Simcoe remarqua l'abondance et la qualité de la culture des terres. Nous avons déjà parlé du blé, mais il y avait aussi les légumes et les fruits de toute espèce. En voyageant de Cornwall à Kingston

-
14. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 97.
 15. Gray, LETTERS FROM CANADA, p. 150.
 16. Heriot, TRAVELS, p. 126.

Madame Simcoe mangea des "wild strawberries which were as large and as well flavoured as the best scarlet strawberries in gardens in England" (17). Arrivée à sa résidence, elle trouva aussi que les fruits du Canadan 'avaient pas du tout moins de goût que ceux de l'Angleterre. Elle note dans son journal:

"The Indians bring us cranberries in spring and autumn which are as large as cherries and as good; the best grow under water" (18),

et plus loin, elle continue:

"We have thirty large cherry trees behind the house, and three standard peach trees, which supplied us for tarts and desserts last autumn" (19).

La région de Détroit, aussi, fut remplie de beaux vergers. D'après Weld, "The country abounds with peach, apple and cherry orchards, the richest I ever beheld" (20) et ce fut presque toujours de la pomme que les amateurs ont fait une mention spéciale. Dans cette région, c'est "la pomme caille" qui est d'une grandeur extrême et d'une couleur rouge très foncé. Pour Weld, c'était une nouvelle espèce de pomme parce qu'il ajoute, "I do not recollect to have seen it in any other part of the world" (21).

17. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 104.

18. Ibid., p. 161.

19. Ibid., p. 172.

20. Weld, TRAVELS, p. 350.

21. Ibid.

De nos jours, même dans les bonnes années, le prix des fruits est très excessif. Imaginez-vous, si vous le pouvez, combien ont coûté ces choses vers la fin du dix-huitième siècle. Nous citons encore Weld qui continue à parler des vergers autour de Détroit:

"We could not resist the temptation of stopping at the first of these orchards we came to, and for a few pence we were allowed to load our boat with as much fruit as we could carry away" (22).

Mais la culture des fruits est devenue de plus en plus importante dans ce pays-là. Quand quelques années plus tard, Heriot visita Sandwich près de Détroit, il trouva, lui aussi, d'immenses quantités de fruits de tout genre. "Peaches, grapes, apples and every other species of fruits are here produced in the greatest perfection and abundance" (23), dit-il, en écrivant ses impressions dans la première décade du dix-neuvième siècle.

Cependant, si la culture des fruits et du blé fut de grande importance, on ne doit pas oublier que pour les fermiers canadiens, il y avait d'autres produits auxquels ils consacraient leurs efforts. Aux marchés, surtout dans le Bas-Canada, étaient apportés en grande quantité des volailles, de la viande, et des produits laitiers. Même en ces jours-là on a découvert les avantages de conserver aliments par le froid. Izard nous raconte que

22. Weld, TRAVELS, p. 350.

23. Heriot, TRAVELS, p. 190.

l'on a trouvé la viande et la volaille beaucoup plus tendres si on les a gardées trois ou quatre jours avant de les geler et une chose très curieuse, "Milk is brought to market frozen in bags" (24) a-t-il dit.

Mais pour le fermier et sa famille, le travail ne cesse pas à l'approche de l'hiver. C'est bien vrai que c'était la saison des amusements et des voyages, mais il y avait aussi de l'ouvrage à faire. Chez les Canadiens, nous trouvons dans les maisons, toutes sortes d'industries. La peau des animaux leur fournit de l'étoffe pour leurs souliers, la laine fournit leurs vêtements. LaRoche foucauld a fait mention spéciale de ce fait quand il cite son compagnon qui a voyagé dans le Bas-Canada.

"Les Canadiens fabriquent dans leurs maisons, comme les habitants des pays-de-derrière des Etats-Unis, l'étoffe nécessaire à leur vie" (25),

et une dizaine d'années plus tard, la même condition exista puisque Gray en parlant du Bas-Canada dit:

"The inhabitants have few wants which their own industry and ingenuity cannot supply. They are their own architects, carpenters, shoemakers and taylor's" (26).

Cependant, les habitants du Haut-Canada se considéraient plus avancés que leurs compatriotes du Bas-Canada. Pour eux, c'était

24. Izard, AN ACCOUNT OF A JOURNEY TO NIAGARA, MONTREAL AND QUEBEC IN 1765, p. 23.

25. La Roche foucauld, EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA, p.138.

26. Gray, LETTERS FROM CANADA, p. 34.

plus simple d'acheter aux magasins de dont ils avaient besoin. "Très peu de fermiers", dit LaRochefoucauld "fabriquent chez eux les étoffes grossières dont ils se vêtissent; c'est au store qu'on s'en fournit" (27), et en hiver le fermier n'avait pas beaucoup de difficulté à trouver du travail à cause de l'augmentation du commerce. D'après Heriot, "The farmer (dans le Haut-Canada) employs the winter in making staves for casks, squaring timber, or preparing planks and boards" (28). En tous cas, pour les habitants des deux provinces, il n'y avait pas en hiver un manque de travail.

Quoique l'agriculture et le travail de la ferme occupassent le fermier la plupart du temps, il y eut une autre industrie toute spéciale dans laquelle les habitants, surtout ceux du Bas-Canada, s'engagèrent. C'est l'industrie du sucre d'érable que l'on avait empruntée aux Indiens en améliorant les méthodes. Elle est très payante mais ne dure que quelques semaines chaque année. Pour les annalistes, le sucre d'érable était un nouveau produit, inconnu dans leur pays. Cela explique leur intérêt, et les nombreuses pages consacrées à ce sujet. Presque tous nous donnent les détails des procédés de fabrication. De Henry, le premier de nos annalistes, nous apprenons que c'est au mois de mars qu'on fait le sucre d'érable.

27. LaRochefoucauld, EXCURSIONS, p. 138.

28. Heriot, TRAVELS, p. 166.

Ensuite il continue à donner les méthodes approuvées pour la fabrication. D'après LaRochehoucauld, le fermier dans le Haut-Canada ne fait pas beaucoup de ce produit, mais Madame Simcoe en parlait souvent pendant son séjour à Navy Hall, la résidence officielle du Gouverneur. En date de mars elle écrit dans son journal:

"This is the month for making maple sugar; a hot sun and frosty nights cause the sap to flow most. Slits are cut in the bark of the trees, and wooden troughs set under the tree, into which the sap, a clear sweet water runs. It is collected from a number of trees, and boiled in large kettles till it becomes of a hard consistence. Moderate boiling will make powdered sugar, but when boiled long, it forms very hard cakes which are bitter" (29).

Pour nous donner une idée du prix du sucre en ce temps-là, nous citons encore une fois Madame Simcoe quand elle raconte: "Some Indians brought maple sugar to sell in birch baskets. I gave three dollars for 30 pounds" (30). On trouve que le prix de nos jours est très élevé, et qu'on le paie, au moins, soixante sous la livre.

Mais c'est plutôt dans le Bas-Canada que cette industrie a toujours été très importante. Le sucre, ainsi que le sirop, étaient et sont encore d'une qualité supérieure. A cause du fait que l'érable à sucre se trouve partout, presque toutes les familles

29. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 219.

30. Ibid., p. 308.

canadiennes s'engageaient dans ce travail. D'après Weld, "The sugar maple is never seen but upon good ground" (31), ce qui prouve que le sol du Bas-Canada était très fertile. Weld a beaucoup écrit à ce sujet. Il était vraiment un enthousiaste de cette industrie. Il lui semble qu'il y aurait beaucoup de possibilités si l'industrie était bien organisée. Les renseignements qu'il nous donne valent bien la peine d'être cités. D'abord, il décrit la méthode pour obtenir la sève et pour préparer le sucre.

"The most approved method of getting the sap is by piercing a hole with an auger in the side of a tree, of 1" or 1½" in diameter and 2" or 3" in depth obliquely upwards. The most common method is by cutting a large gash in the tree with an axe"... "A maple tree of the diameter of 20" will commonly yield sufficient sap to make five pounds of sugar each year, and instances have been known of trees yielding this quantity annually for thirty years"... "It is the only sort of raw sugar made use of in the country parts of Canada" (32).

Après avoir étudié cette question Weld est assuré que si cette industrie était bien organisée par une compagnie, "Maple sugar would be in a short time a principal article of foreign commerce" (33).

De nos jours, le sirop d'érable du Québec est connu

31. Weld, TRAVELS, p. 219.

32. Ibid., p. 220.

33. Ibid., p. 223.

partout au Canada et aux Etats-Unis. Même si on le produit en assez grande quantité en Ontario, c'est du sirop de Québec qu'achètent les Ontariens qui veulent la meilleure qualité. Weld avait raison quand il a aperçu l'importance de cette industrie.

Il y avait aussi, dans le Canada de cette période, les commencements d'industries modernes; des industries qui sont maintenant bien développées; mais il y en avait aussi d'autres qui sont presque inconnues de nos jours. Dès cette époque, la construction des navires fut très importante. Sorel fut, comme aujourd'hui, le centre de cette industrie et Weld nous informe:

"At Sorel several vessels are launched annually. They have the timber, but all the other articles have to be imported" (34),

et quelques années plus tard, Heriot en parlant de la ville de Québec, écrit:

"Since 1793 ship-building has been carried on with considerable success, and vessels of every description and dimension from fifty to a thousand tons burthen have been constructed" (35).

C'est tout à fait naturel que nos ancêtres en ce pays se soient servis des nombreuses rivières comme moyen de transporter les produits du commerce, mais pour faire cela, il a fallu avoir des navires. Ainsi arrive-t-il que la construction navale

34. Ibid., p. 217.

35. Heriot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, p. 85.

est devenue nécessaire.

Pas loin de Sorel, à Trois-Rivières se trouvent des forges, les seules du pays à la fin du dix-huitième siècle. Ces forges furent établies par le roi de France "and his Britannic Majesty at the conquest, succeeded to his rights" (36). Elles ont donné l'impression d'un commerce très florissant principalement dans la manufacture des poêles, et des ustensiles de cuisine, produits très importants dans la maison canadienne.

Mais, à ce moment-là, les mines, de si grande importance aujourd'hui, n'étaient pas encore découvertes. On pensait que le charbon existait dans plusieurs régions, mais l'abondance du bois de chauffage rendit peu nécessaire ce produit si recherché de nos jours. Mais il y avait aussi une autre raison. C'est que le charbon était obtenu à très bon marché d'outre-mer. Voilà comment cela se passait: "Vessels from Scotland and England use coal as a ballast and sell it very cheap" (37), écrit Gray, en expliquant pourquoi on n'avait pas cherché au Canada de mines de charbon.

L'écorce de bouleau était employée partout non seulement dans la fabrication des articles de fantaisie, mais aussi pour faire des pirogues si nécessaires dans le commerce des fourrures. Ce fut

36. Gray, LETTERS FROM CANADA, p. 221.

37. Ibid., p. 286.

surtout dans les couvents qu'on trouva les petits articles faits en écorce. Madame Simcoe, naturellement, s'intéressa beaucoup à ce travail, mais Weld aussi nous en parle beaucoup. Citons celui-ci à ce sujet, quand il décrit le couvent des Ursulines à Trois-Rivières:

"It is for their curious bark work that the Sisters of this convent are particularly distinguished. The bark of the birch-tree is what they use, and with it they make pocket-books, work-baskets, dressing boxes etc. which they embroider with elk hair dyed of the most brilliant colours. They also make models of the Indian canoes, and various warlike implements used by the Indians" (38).

À Trois-Rivières aussi sont faites presque toutes les pirogues employées dans le commerce des fourrures, à cause de la quantité de bouleaux qui se trouvent dans cette région. Nous avons tous lu beaucoup de choses au sujet des pirogues en écorce, mais les sauvages en ont trouvé un autre emploi. C'est encore Weld qui constate:

"Birch bark resembles a cork tree and can be rolled up. The Indians carry large rolls of it in their canoes when they go hunting to make temporary shelters" (39).

38. Weld, TRAVELS, p. 255.

39. Ibid.

Nous avons essayé de signaler les différentes industries auxquelles nos visiteurs se sont intéressés, car c'est le Canada vu par ces écrivains que nous présentons dans ce travail. Il y a d'autres industries, naturellement, mais celles que nous avons étudiées sont aux yeux de nos annalistes les plus importantes. Parmi les autres industries, dont ils ont fait mention, nous remarquons la fabrication de la farine et des biscuits, la culture du riz, la manufacture de douves et des produits des forges comme les poêles et les ustensiles de cuisine.

Une autre industrie de très grande importance, pendant presque toute l'histoire du Canada, et dont Gray a parlé, c'est la fabrication de la potasse. C'est plutôt une industrie de pionniers car le produit est obtenu en défrichant la terre. De Gray nous obtenons les renseignements suivants à ce sujet:

"It is the custom amongst the people in Canada to preserve the ashes of the wood burnt in their stoves; part they make use of themselves in the manufacture of soap necessary for their own families (almost every family in Canada makes the soap used in their own houses) the remainder they sell to potash manufacturers who collect it through the country, and pay in general about ten pence per bushel" (40).

Naturellement, le développement des industries occasionna une augmentation du commerce. Sous le régime français, ce furent les pelleteries qui formèrent l'article le plus considérable du

40. Gray, LETTERS FROM CANADA, pp. 214s.

commerce. Mais l'Angleterre voulait garder soigneusement les affaires de ses colonies. Les colonies existaient pour le bien-être de la mère-patrie. Dès lors, son intérêt dans le développement de toutes les industries surtout dans les produits qui lui manquèrent. Tous les vaisseaux qui faisaient le commerce du Canada étaient anglais.

"La navigation européenne", nous dit La Rochefoucauld, "est interdite en Canada à tout autre vaisseau qu'aux vaisseaux anglais" (41).

Comme nous avons dit ci-dessus, le commerce au commencement fut surtout le commerce des fourrures et des pêcheries, mais peu à peu, le commerce du blé et celui du bois sont devenus très importants. Henry, le premier en date de nos annalistes, s'intéressa surtout au commerce des fourrures. De son temps, c'était à Michillimackinac que les pelleteries étaient assemblées et transportées en pirogues à Montréal. Ce n'est que rarement que l'argent fut employé comme moyen d'échange. "It is in beaver that accounts are kept at Michillimackinac" (42), nous informe Henry; et quelques années plus tard LaRochefoucauld donne presque les mêmes renseignements quand il dit:

"La mesure commune de la valeur des fourrures pour les Indiens est la peau de Castor; tant de peaux de rats, de chats, etc. valent une peau de castor; une peau de loutre en vaut deux" (43).

-
41. LaRochefoucauld-Liancourt, EXCURSIONS, p. 190.
 42. Henry, TRAVELS AND ADVENTURES IN CANADA, p. 192.
 43. LaRochefoucauld-Liancourt, op.cit., p. 163.

On remarque que même en ce temps-là, la peau de castor était considérée très précieuse.

Autrefois les sauvages apportaient eux-mêmes au grand portage leurs pelleteries, mais au temps de nos écrivains, les agents de la compagnie allaient chercher les fourrures dans l'intérieur du pays. Le grand portage était le point de réunion de tous les agents et le centre du commerce des fourrures. Les agents ne donnaient pas d'argent aux sauvages, mais des fusils, des couvertures, de la porcelaine, des bracelets, et d'autres objets de peu de valeur.

"La manière de traiter avec les Indiens pour les pelleteries, employée par les agents est de commencer à les enivrer à force de rhum afin d'avoir plus d'avantages dans les marchés. Il est à observer qu'une ancienne loi de France, lorsque le Canada lui appartenait, défendait aux traitants sous peine de galères, de vendre du rhum aux Indiens; de là, l'usage est resté que les traitants donnent toujours leur rhum" (44).

A Détroit ainsi qu'à Niagara, le commerce des fourrures était très considérable. Quoique Détroit soit devenu un fort américain par le Traité de Paris, ce n'est pas avant 1796 que les Anglais le laissèrent. A ces forts, les employés des compagnies étaient payés en marchandises et les articles étaient vendus trois fois le prix courant de Montréal. C'est ainsi que les profits des

44. LaRoche foucauld, Liancourt, EXCURSIONS, p. 222.

compagnies furent si gros.

Malgré les immenses quantités de fourrures exportées chaque année, il y avait d'autre commerce d'importance. "It is the opinion of many persons", dit Weld, "that if the fisheries were properly attended to, particularly the salmon fishery, the country would be even more enriched than by the fur trade" (45). Presque tous les annalistes parlent de l'abondance des poissons, fait qui n'est pas étonnant quand on considère que le Canada est un pays rempli de lacs et de rivières.

Le développement du commerce fut rapide. C'est tout à fait naturel. Même si les lacs et les rivières fournissaient du poisson en abondance, ils furent utilisés aussi pour le transport des produits.

Et Gray en parlant du Canada dit:

"One cannot help concluding that it is destined at some future period to be the most commercial country on earth" (46).

En hiver aussi, la facilité de transport était remarquable; sur la glace et la neige, les traîneaux pouvaient glisser très rapidement, et c'est ainsi qu'en hiver les marchés étaient bien remplis de provisions de toutes sortes, vendues beaucoup meilleur marché qu'en été. Une autre raison aussi, c'est qu'en hiver

45. Weld, TRAVELS, p. 295.

46. Gray, LETTERS FROM CANADA, p. 70.

les fermiers étaient plus libres d'aller au marché vendre leurs provisions. Mais ce ne furent pas que les fermiers canadiens qui ont trouvé un marché pour leurs produits. En parlant des provisions trouvées à Montréal, Heriot nous informe:

"The markets are more abundantly supplied than at Quebec and the articles of living are sold at a more reasonable price, especially during winter when the inhabitants of the United States who reside upon lands bordering on Lower Canada bring for sale a part of the produce of their farms. Quantities of cod and other fish in a frozen state are likewise conveyed thither in sleighs from Boston" (47).

On comprend qu'après 1775, le commerce entre les Etats-Unis et le Canada n'ait pas été libre. Mais la contrebande existait et d'après LaRocheffoucauld, était "aisée à faire". Le prix des marchandises était exorbitant, "à cause des droits mis par l'Angleterre sur les produits exportés dans ses colonies" (48). Mais il y eut des exceptions comme LaRocheffoucauld l'explique:

"Tout ce qui n'est pas blé et farine, bestiaux et provisions ne peut être introduit des Etats-Unis dans le Canada; tout ce qui est provision n'en peut sortir pour entrer dans les Etats-Unis" (49).

Il est évident que dans ces années-là, le Canada ne pouvait pas produire assez pour ses besoins.

47. Heriot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, p. 127.

48. LaRocheffoucauld-Liancourt, EXCURSIONS DANS LE HAUT-CANADA, p. 173.

49. Ibid.

A la fin du dix-huitième siècle, le commerce en général fut assez considérable. Weld constate que:

"Exports from Canada consist of furs and pelts, in immense quantities; of wheat, flour, flax-seed, potash, timber, staves and lumber of all sorts; dried fish oil, ginseng and various medicinal drugs" (50).

Quelques années plus tard, c'est le blé qui est devenu l'exportation principale. En 1802, d'après Heriot, l'exportation du blé fut de "1,010,000 bushels", une quantité énorme pour l'époque.

Les premières années du dix-neuvième siècle marquent le commencement d'une activité énorme dans l'industrie et dans le commerce. Cette activité, avec quelques interruptions, dure jusqu'à nos jours. Au commencement, l'Angleterre se trouva privée de bois par suite du Blocus Continental de Napoléon. Le Canada en avait en grande quantité. Ainsi cette industrie est devenue florissante et lorsque la paix revint, le Canada se trouva maître du marché. L'importance de cette industrie grandit, et au vingtième siècle, le papier à journal, produit du bois, est l'article principal d'exportation.

A côté de cette industrie, se développait la construction de navires. D'après Narcisse Rosa, "jusqu'à 1860 cette industrie fut l'occupation essentielle de la population de Québec"(51);

50. Weld, TRAVELS, p. 218.

51. Rosa, Narcisse, LA CONSTRUCTION DES NAVIRES, p. 204.

mais le navire en fer peu à peu l'emporta.

Entre 1820 et 1840, il arriva en grand nombre des immigrants, surtout des Irlandais et des Ecosais. La culture du blé, déjà très considérable, devint de plus en plus nécessaire pour nourrir la population. De nos jours, le Canada est connu partout pour la quantité et la qualité du blé cultivé dans ce pays, et comme article d'exportation, le blé suit tout près le papier à journal.

La fabrication de la potasse fut encore une industrie d'importance au milieu du dix-neuvième siècle, mais c'est surtout une industrie de pionniers et par conséquent, elle disparaît quand le défrichement des terres est complet.

L'abrogation des Codes Maritimes, en 1849, a beaucoup changé le commerce du Canada. Des vaisseaux de tous les pays du monde commencèrent à arriver dans le St-Laurent, au port de Montréal. Un commerce très étendu commençait, et de nos jours le Canada est un pays commercial d'où partent des navires apportant des marchandises de toute espèce. Aussi le volume de commerce entre les Etats-Unis et le Canada est énorme.

On ne trouve pas parmi les premiers produits d'exportation les fourrures, dont le commerce fut si lucratif il y a deux cents ans. Les visiteurs ont bien compris l'importance des produits de la terre et des bois et, à leur avis, le Canada pourrait

être le pays le plus commercial du monde. Peut-être qu'un jour cela arrivera.

Mais qui donc étaient ces gens qui s'engagèrent dans les industries de notre pays? Dans le chapitre suivant nous allons voir leur vie quotidienne dans un pays dur, mais très favorisé par le ciel.

CHAPITRE IV

LA SOCIÉTÉ

Le Canada d'aujourd'hui ne ressemble pas beaucoup au Canada du temps de nos visiteurs. La population d'abord a très considérablement augmenté. De nos jours, partout, dans chaque province, se sont établis des nouveaux-Canadiens, dont la langue maternelle est peut-être l'italien, l'allemand, le polonais, ou quelque autre langue européenne. Depuis un siècle et demi, après chaque guerre nous voyons arriver des pays étrangers les colons qui cherchent une vie tranquille parmi nous. Ce ne fut pas toujours le cas. Le voyage d'autrefois était difficile et dangereux; mais en dépit de cela, les familles sont arrivées pour établir leurs foyers. Qui étaient donc ces gens qui ont peuplé notre pays?

D'abord il faut se rappeler que les Indiens furent les premiers habitants du Canada. Ils menaient une vie nomade; ils faisaient la chasse et la pêche; ils étaient des païens très superstitieux. Souvent ils faisaient la guerre contre les tribus ennemies. C'est ainsi que les Français, les premiers colons dans le Canada, les ont trouvés. Les immigrants venant des provinces de France au dix-septième siècle cherchaient la sécurité dans un nouveau monde. Mais les Indiens furent une race de guerriers et très cruels. Il a fallu d'abord gagner leur amitié et cimenter une alliance avec eux.

Ainsi, au temps de la conquête anglaise, les Canadiens et les Indiens vivaient, pour la plupart, en bonne intelligence. Le Canadien s'était établi dans le Québec qui s'appelle, depuis l'an 1791, le Bas-Canada. Mais après la Guerre de Sept Ans, le Canada se trouva gouverné par une nouvelle mère-patrie. Ce fait explique l'arrivée à cette période des colons de langue anglaise. Ils allèrent plus loin dans l'intérieur du pays pour fonder des établissements. Nous les trouvons dans le Haut-Canada, un pays très peu peuplé, même après l'arrivée des Loyalistes des Etats-Unis.

A l'époque où nos annalistes visitèrent le Canada, nous trouvons les Indiens dans les deux provinces, les "Canadiens" dans le Bas-Canada, et, pour la plupart, les Anglais dans le Haut-Canada. Quels jugements nos annalistes ont-ils portés sur ces citoyens de notre pays? Nous allons l'apprendre.

Avant de faire une étude des Indiens qui habitaient le Canada à cette époque, il faut d'abord se rappeler que l'on peut les répartir en deux groupes: ceux qui demeuraient dans les habitations tout près des blancs, et d'autre part, ceux qui habitaient les parties intérieures du pays. La religion et les coutumes des blancs ont beaucoup influencé ces sauvages avec qui ils sont venus en contact.

A mesure que la population des colons grandit, le nombre de sauvages diminua et ils se retirèrent plus loin dans l'intérieur

du pays. Cela explique pourquoi il y avait dans le Canada français à cette époque très peu d'Indiens. D'après Weld, "the number of Indians in Lower Canada is about 1200 in all" (1).

Presque tous ceux-ci étaient des chrétiens, et demeuraient dans les petits villages près de Montréal. Mais dans le Haut-Canada nous trouvons les tribus nomades, surtout les Missassagas dont LaRoche foucauld parle souvent. Même là, le nombre diminue comme Weld nous le dit:

"... and it is by no means improbable but at the end of fifty years there will not be a single Indian to be met with between Quebec and Detroit except for the few perhaps that might be induced to lead domestic lives, as a smaller number now does in the village of Lorette near Quebec" (2).

Presque tous nos historiens nous donnent des renseignements sur les occupations des Indiens, la guerre et la chasse, mais on apprend peu de choses sur leur vie de famille, la religion, ou les coutumes de ces peuples primitifs. Nous allons tout de même étudier ici ces aspects.

L'amour des mères sauvages pour les enfants, et le respect des jeunes pour les vieux ont été observés par plusieurs des visiteurs étudiés. Fait remarquable! de nos jours nous nous

1. Weld, TRAVELS, p. 260.

2. Ibid., p. 373.

considérons très avancés en civilisation, mais les pauvres sauvages nous donnent sur ce point une leçon très importante. Long parle plusieurs fois de la sollicitude des Indiens pour leurs enfants, et Lambert, après avoir voyagé loin dans le pays, dit à la fin de son livre: "No mothers can appear more tender of their offspring" (3). Mais des fois il fallait punir les petits et cela se faisait d'une manière étrange pour nous, mais très efficace. Écoutons Weld à ce sujet:

"The Indians scarcely ever lift their hands against their children, but if they are unmindful of what is said to them, they sometimes throw a little water in their faces, a species of reprimand of which the children have the greatest dread, and which produces instantaneous good effect" (4).

Carver, qui a surtout fait une étude des mœurs sauvages, trouva beaucoup de bien à dire à la louange des Indiens. Il parle du respect pour la vieillesse quand il dit: "The words of the ancients are esteemed by the young as oracles" (5), et presque tous les autres ont remarqué ce fait.

Les Indiens qui demeuraient dans les villages près des villes, étaient pour la plupart, des chrétiens et avaient adopté

3. Lambert, TRAVELS, p. 534.

4. Weld, TRAVELS, p. 400.

5. Carver, Jonathan, TRAVELS THROUGH THE INTERIOR PARTS OF NORTH AMERICA, p. 241.

les coutumes françaises. Nous trouvons même que souvent ils parlaient français tout comme les Français eux-mêmes. A Lorette près de Québec se trouve un village des Hurons. Quand Anbury visita cet endroit en 1776, il dit que les Indiens "sont singulièrement adroits à faire de jolis ouvrages en grenailles" (6), et quelques années plus tard Madame Simcoe écrit, après avoir visité ce même village:

"I bought mocassins, a kind of leather shoe made of untanned deer skins, from Indians at Lorette. They were originally Hurons, but they speak French and are so intermixed with the people that they scarcely appear to differ but in dress" (7).

Les premiers visiteurs après la Conquête ont beaucoup écrit en faveur des Indiens. Mais nous trouvons que vers la fin du dix-huitième siècle et dans les premières années du dix-neuvième, les annalistes comme Weld, Heriot et Lambert ont observé surtout les mauvaises qualités de ces pauvres sauvages. Au dix-huitième siècle les philosophes, particulièrement Jean-Jacques Rousseau, avaient répandu l'idée du "bon sauvage". Cette idée romantique eut beaucoup d'influence jusqu'au temps de Chateaubriand. La thèse de Rousseau était que le contact avec les blancs avait corrompu les Indiens. Il est bien possible que le nouveau régime ait été la

6. Anbury, VOYAGES, p. 63.

7. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 69.

cause de ce changement. Les Français et les Indiens demeuraient comme des frères, mais à l'égard des Anglais, les Indiens avaient toujours une certaine méfiance. Weld lui-même relate que:

"In Upper Canada an Indian will always go to the house of a poor French farmer in preference to that of an Englishman" (8).

Les missionnaires français aussi ont gagné le respect et même l'amour de ces pauvres créatures, mais par l'Acte de Québec les Jésuites furent exclus au Canada et au temps de Weld il n'en restait plus qu'un seul, le père Casot qui est mort en 1800. Mais parfois on voit des choses comme on veut les voir, et peut-être que cela explique les différents jugements des écrivains. D'après Long, qui parle d'un village indien près de Montréal, "The people are in a great degree civilized and industrious" (9). De son côté Hériot visita ce même village quelques années plus tard où il trouva les Indiens "dirty and slovenly" (10).

Mais les visiteurs n'ont pas manqué d'observer les idées religieuses chez les Indiens. A cette époque, quoiqu'il y en eût beaucoup parmi eux qui furent des chrétiens, on trouva aussi que la plupart, surtout ceux qui habitaient le pays intérieur, restaient toujours païens. Les chrétiens furent de vrais chrétiens. Même

8. Weld, TRAVELS, p. 260.

9. Long, VOYAGES AND TRAVELS OF AN INDIAN INTERPRETER, p. 6.

10. Hériot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, p. 128.

les écrivains qui n'étaient pas prodigues d'éloges sur les choses catholiques, ont dit du bien du dévouement des missionnaires. Voici comment Ogden, ministre anglican, décrit les Indiens de Lorette:

"The Indians are pious, industrious, and moral, due to the intercourse with civilized nations and the superintendance of Catholic clergy" (11),

et plus loin il continue:

"No attendants upon religious worship can be more punctual or reverential and the singing of their women is soft and enchanting" (12),

et d'Anbury, nous avons ce tableau des Indiens à Lorette:

"La piété vraie de ces Indiens (que l'on nous représente comme si féroces) fit sur moi une impression très forte. J'observai avec quelle ferveur et avec quelle humilité ils remplissaient les devoirs de leur religion" (13),

Même Heriot a écrit de ces mêmes Indiens: "The Indians are fervent in the exercise of their religious duty" (14); mais pour Lambert la raison de cette ferveur religieuse était "The pomp and ceremony of the Roman Catholic church which attracts their attention" (15).

11. Ogden, A TOUR THROUGH UPPER AND LOWER CANADA, p. 33.

12. Ibid., p. 47.

13. Anbury, VOYAGES DANS LES PARTIES INTERIEURES DE L'AMERIQUE, p. 64.

14. Heriot, TRAVELS THROUGH THE CANADAS, p. 94.

15. Lambert, TRAVELS, p. 365.

Or les païens aussi avaient des croyances religieuses. La plupart d'entre eux croyaient à un pouvoir suprême et à une vie future de différentes sortes. Henry nous raconte que,

"Some Indians believe that the unembodied spirit is sent to another world where, if it has led a good life, it will have every luxury, deer and other animals; if a bad life, it will go where it will be stung by gnats" (16).

C'est pourquoi, évidemment, ils enterraient avec le mort tout son équipage de chasse.

On ne doit pas terminer ici les quelques pages consacrés aux Indiens. Pour nous le caractère, l'intelligence et les moeurs des Indiens d'autrefois sont bien intéressants. Bien que le sauvage n'eût pas d'instruction comme nous, il avait tout de même beaucoup d'intelligence. Ses pouvoirs d'observation étaient remarquables. Aussi avait-il une mémoire tenace, talent de grande valeur, surtout pour ceux qui ne savent pas lire. A ce sujet nous citons Gray:

"They have no fear of being lost in the woods. They tell you that by narrowly observing the trees, they discover certain marks which indicate to them the points of the compass, even though the sun should be obscured by thick weather" (17),

et Weld tout en parlant de leur mémoire remarquable constate:

"They will preserve to their death a recollection of any place they have once passed through; they never forget a face they have observed attentively; and at the end of many years they

16. Henry, TRAVELS AND ADVENTURES IN CANADA; p. 16.
17. Gray, LETTERS FROM CANADA, p. 90.

they will repeat every sentence of the speeches that have been delivered by different individuals in a public assembly" (18).

Les coutumes des Indiens nous ont beaucoup intéressée, et avant de terminer cette partie de notre étude, nous allons en citer quelques exemples.

"If an Indian goes to visit he mentions to whom his visit is intended, and the rest of the family retire to the other end of the hut, being careful not to interrupt" (19).

"In sending an invitation to feast, small cuttings of cedar-wood, of about 4" in length supply the place of cards and the bearer, by work of mouth states the particulars" (20).

Ils observaient très rigoureusement les coutumes du deuil. Chaque année il y avait la Fête des Morts que Henry nous décrit:

"The fire was put out in the lodge and the top covered with skins; maize was served. When it was over, a new fire was kindled. ---"The night of the feast was that of the first day of November" (21).

Cette dernière observation nous fait penser à notre Toussaint.

Madame Simcoe aussi s'intéressa aux coutumes sauvages et dans son journal nous lisons:

-
18. Weld, TRAVELS, p. 351.
 19. Carver, TRAVELS, p. 241.
 20. Henry, TRAVELS AND ADVENTURES IN CANADA, p. 104.
 21. Ibid., p. 135.

"An Indian came here, who by way of being in mourning for a relation, was painted black round his face" (22),

et encore elle écrit:

"I saw an Indian woman carrying a linen bundle tied up like a doll. I was told it was quite customary for them to carry about this thing for some months after the death of their husband" (23).

Pour les visiteurs du Canada les Indiens étaient un spectacle nouveau. Plusieurs de nos annalistes ont exprimé leur admiration de cette race primitive, mais on trouve toujours des gens qui n'ont jamais rien de bon à dire à l'égard d'autres nationalités. Gray est de ce groupe, quand il dit:

"It is probable that the Author of Nature may have made variety in the human race, differing from each other in their powers both of body and mind; and that the American Indian, the African, and the European are illustrations of the fact" (24).

Evidemment pour lui l'Européen était l'homme sans pareil au monde.

Mais le Canadien français ou "l'habitant" aussi attira l'attention des visiteurs. Autrefois il s'appelait tout simplement "un Canadien" car il n'y avait à cette époque de Canadien anglais. Dans un pays devenu anglais, il garda ses lois et sa religion. Ce fait frappa nos annalistes qui ne manquaient pas de le signaler.

22. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 210.

23. Ibid., p. 216.

24. Gray, LETTERS FROM CANADA, p. 162.

Qu'est-ce que les visiteurs ont trouvé d'intérêt et de charme chez nos compatriotes, les Canadiens de langue française, ou plutôt chez les "habitants", comme ils s'appelaient? Ils ont surtout remarqué le contentement et la jovialité, la simplicité de leurs maisons, leur manière de s'amuser et avant tout peut-être, le dévouement à leur religion, une religion souvent mal comprise et dédaignée même par plusieurs de nos annalistes.

S'il y avait une qualité qui distinguait les "habitants" plus que tout autre, c'était la politesse qui se montrait dans les gens de tout rang. Ils étaient en outre toujours prêts à se rendre service les uns aux autres aussi bien qu'aux étrangers. Pas un des visiteurs a manqué de remarquer cette qualité éminente, qualité sur laquelle les visiteurs, les touristes de nos jours, ont aussi beaucoup écrit. Izard, qui est arrivé au Canada, s'arrêta dans une auberge française où il a reçu un accueil très inattendu mais très agréable.

"The French inhabitants", dit-il, "are affable, civil and always ready to do anything in their power to oblige. On the contrary, a Briton will treat you with haughtiness and effrontery, and though you pay him liberally for everything you have of him, thinks you are more obliged to him than he to you" (25).

Mais "l'habitant" montrait aussi d'autres bonnes qualités: la cordialité, le respect pour les autres, et peut-être la plus importante, la gaieté qui aide à surmonter beaucoup de difficultés de

25. Izard, AN ACCOUNT OF A JOURNEY TO NIAGARA, MONTREAL AND QUEBEC, p. 19.

la vie. La cordialité et le respect se manifestèrent à tous les âges de la société du plus jeune au plus vieux. Ce sont des traits essentiellement français. Même Lambert, qui n'est pas porté à faire des éloges des habitants, nous dit:

"The habitants are civil and respectful to all. They are never rude to their inferiors because they are poor. They treat their superiors with that polite deference that neither debases the one nor exalts the other" (26).

La gaieté est toujours contagieuse. Il y a des peuples au monde qui ne savent pas rire. Par contre il y en a qui ne perdent jamais cet esprit joyeux. Il se manifeste dans toutes les circonstances de la vie. Il se manifeste d'ailleurs et encore aujourd'hui chez les "Canadiens". Il se manifeste surtout dans leur amour de la chanson. Madame Simcoe trouva très beau le chant des canotiers et LaRochevoucauld, lui aussi, en fut ému:

"Nous sommes ramenés par des Canadiens, qui selon leur coutume, N'ont pas cessé une minute de chanter; un d'eux entonne une chanson que les autres répètent" (27),

et Heriot en parlant de ces mêmes canotiers manifeste sa joie en les écoutant quand il écrit:

"They cause the desolate wilds on the banks of the Outacouais to resound with the voice of cheerfulness" (28).

26. Lambert, TRAVELS, p. 164.

27. LaRochevoucauld-Liancourt, EXCURSIONS, p. 156.

28. Heriot, TRAVELS, p. 247.

Mais il appartient à Thomas Moore, poète irlandais, d'avoir fait connaître dans tout le monde le canotier, ce personnage si important dans la vie canadienne d'autrefois. "The Canadian Boat Song" de Moore se trouve dans presque tous les livres de lecture des écoles des pays où l'on parle la langue anglaise.

Cependant ces habitants si contents et si heureux ne possédaient pas beaucoup de biens de ce monde. Ils habitaient des maisons pauvres mais très propres. Ils ne souffraient pas du froid en hiver parce qu'il y avait toujours assez de bois de chauffage pour tout le monde. Madame Simcoe visita Québec en hiver, et pendant son séjour elle écrit dans son journal:

"The room was heated by poils or stoves, which were so well supplied with wood, that I sometimes found it necessary to open the finettes by sliding pieces of glass in the win dow" (29).

En ce temps-là il n'y avait pas de fenêtres doubles auxquelles nous nous sommes accoutumés, mais il y avait d'autre moyen de protéger la maison contre le froid d'hiver. Anbury a remarqué "le soin avec lequel ils collent du papier autour de leurs fenêtres et bouchent les crevasses jusqu'aux moindres fentes par où le froid peut pénétrer" (30).

29. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 54.

30. Anbury, VOYAGES DANS LES PARTIES INTERIEURES DE L'AMERIQUE, vol. I, p. 81.

Naturellement les incendies désastreux étaient très communs, surtout quand les maisons étaient bâties en bois. Partout on observa les échelles sur les toits, une précaution contre le feu demandée par la loi, mais au temps de Lambert la plupart des maisons étaient construites en pierre et malgré cela le danger d'incendie existait toujours.

Mais quel était l'intérieur de la maison? D'après Madame Riedesel:

"Every inhabitant has a good house which they take pains to cleanse thoroughly once a year". ---"The dwellings are exceedingly comfortable; and in them one finds remarkably good and clean beds." ---"They have, moreover, great ovens in which they cook. Their soups are very substantial" (31).

Il nous semble qu'après tout, une femme devrait être meilleur juge de cette question qu'un homme; c'est ainsi que nous avons cité l'opinion d'une de nos visiteuses.

La manière de se vêtir était toute nouvelle pour les Européens. Bien entendu, les robes des dames n'étaient pas "à la mode" de Paris, mais les Canadiens étaient très satisfaits de leur habillement. Voici comment Madame Riedesel décrit la costume des femmes vers 1782:

"The Canadian fashion for a woman's dress is a very long cloak of scarlet cloth. The rich wear them of silk and without this garment they never go out. The

31. Riedesel, Mrs. MEMOIRS pp. 192-193.

latter wear in addition a kind of worsted cap with great colored loops of ribbon, which, by the way, distinguishes the nobility from the other classes. Indeed, the nobility pride themselves so much upon this headdress, that they could tear it from any native woman of plebeian rank who should dare to adorn herself with it" (32).

Même dans ce nouveau pays il y avait des distinctions de rang très marquées.

Les hommes peut-être furent plus conservateurs dans leur manière de s'habiller. En tous cas, nous sommes certains d'une chose, l'habitant porte partout la pipe à la bouche.

C'était, pour ainsi dire, pour mettre la dernière main à son costume. Nous le voyons décrit par Madame Simcoe:

"The Canadians wear scanty thick woollen coats, with hoods to them over a bonnet rouge, a red bonnet, The inhabitants call it a "capitshaw, and their coats are tied round with a coloured worsted sash. They have always a pipe in their mouth" (33).

Aujourd'hui la vie sociale exige une riche garde-robe, surtout pour la femme. Il le faut, si l'on veut sortir. Mais les Canadiens d'autrefois pouvaient jouir de la vie sociale sans être si extravagants. Naturellement, il y en avait qui voulaient être remarqués, mais la plupart étaient très contents de se réunir avec les amis et les parents pour passer la soirée en causant.

32. Ibid., p. 77.

33. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 71.

C'est surtout en hiver que les Canadiens sont dans leur élément. Un des amusements principaux était de voyager sur la glace en traîneaux.

"Les habitants," dit Anbury, "regardent comme peu de chose, d'aller faire le matin une visite à leurs amis, à quarante ou cinquante milles de distance, et de revenir le même jour" (34).

C'est un peu exagéré, n'est-ce pas?

Le patinage sur la glace était un des amusements favoris. Peut-être que cela explique pourquoi les joueurs de hockey du Canada sont les meilleurs au monde. Anbury, lui aussi, a trouvé ce sport de son goût et il observe que "les Canadiens patinent à la manière hollandaise, et avec une rapidité étonnante" (35).

Ordinairement l'approche de la belle saison du printemps est un temps de joie pour tout le monde. Toute la nature devient belle; les fleurs et les arbres poussent et la force du soleil s'accroît. Mais pour les Canadiens, c'était presque un temps de tristesse. Les plaisirs de l'hiver cessent. Le travail commence. Même Madame Simcoe a remarqué ce fait quand elle écrit:

".....as the cold weather and the short days leave us, people cease to be sociable, and no kind of gaiety is continued but a few dinner parties" (36).

34. Anbury, VOYAGES DANS LES PARTIES INTERIEURES DE L'AMERIQUE, vol. I, p. 120.

35. Ibid., p. 157.

36. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 84.

Cependant, l'été avait ses plaisirs, et les habitants s'amusaient dans une manière semblable à la façon québécoise d'aujourd'hui, car Weld nous décrit une soirée d'été à Québec:

"In summer every evening one of the regiments parades in the open place before the Chateau, and the band plays for an hour or two, at which time the place becomes the resort of numbers of the most genteel people of the town, and has a very gay appearance" (37).

Aujourd'hui les voyages par avion sont très communs; en une heure on est loin du point du départ. Par train aussi, un jour de voyage nous éloigne considérablement de chez nous. Mais au dix-huitième siècle, la manière de voyager était tout à fait différente, et beaucoup plus lente. Le voyageur faisait le trajet ou par calèche ou en bateau. La nuit il s'arrêtait ordinairement dans une auberge, quelquefois peu confortable. Mais au Canada il fut toujours bien accueilli. A cet égard Gray nous informe:

"It adds to the comfort of travelling in Canada that you are everywhere treated with the greatest politeness and attention, often not the case in Europe. How different is the case in Canada. A Canadian aubergiste (landlady) the moment you stop, receives you at the door with a degree of politeness and urbanity which is as unexpected as it is pleasant" (38).

37. Weld, TRAVELS, p. 202.

38. Gray, LETTERS FROM CANADA, p. 126.

Les visiteurs ont remarqué la dextérité avec laquelle les cochers conduisaient leurs chevaux. Weld observe qu'il y a trois expressions employées par le cocher pour accélérer le pas des chevaux. D'abord on dit "marche" puis "marche-donc", et enfin "marche-donc" d'une voix perçante et accompagnée d'un coup de fouet. "From the frequent use made by the drivers of these words, the calashes have receive the nickname of "marche-doncs" (39).

Les Canotiers montraient autant de dextérité que les cochers et le voyage en bateau fut toujours très agréable. D'après Weld, "The Canadians are the most dexterous people in the world at the management of bateaux in rapid rivers" (40). En voyageant il a fallu s'arrêter de temps en temps. Le canotier a bourré sa pipe et ensuite le voyage a continué. Weld constate que la distance parcourue était calculée par les pipées que le canotier fumait. "A pipe in the most general acceptation of the word", dit-il, "seemed to be about three-quarters of an English mile" (41).

Mais si la plupart des annalistes ont trouvé les auberges et la manière de voyager de leur goût, il y a un autre aspect de la vie des habitants qui fut cause d'ennui pour quelques-uns.

39. Weld, TRAVELS, p. 248.

40. Ibid., p. 176.

41. Ibid., p. 263.

C'est la religion.

Chez le Canadien, la religion forme une partie de sa vie quotidienne. Elle se montre partout - les calvaires sur la route, les images religieuses dans les endroits publics et surtout dans les églises magnifiques qui se trouvent dans les villages et les villes du pays. Il en a toujours été ainsi. Ogden, ministre protestant, tout en faisant l'éloge de la religion catholique dit:

"Religion appears to have been an object of the chief care of the first and succeeding inhabitants" (42).

Mais lui, qui n'avait pas un esprit étroit, est venu au Canada voir tous les aspects de la vie d'une manière honnête. C'est un peu étonnant quand on considère qu'il était de l'église anglicane et qu'en ce temps-là, l'église catholique était presque proscrite en Angleterre. Il ne pouvait faire assez de louanges des prêtres et du peuple. D'après lui, "The clergy of all ranks are pious, polite men of good learning and abilities" (43). Plus loin il continue:

"Religion appears truly venerable not only in the temples and other edifices, but in the hospitality and genteel deportment of most of its professors" (44).

42. Ogden, A TOUR THROUGH UPPER AND LOWER CANADA, p. 78.

43. Ibid., p. 16.

44. Ibid., p. 18.

Cependant, cet esprit large qui se manifeste chez Ogden, ne se retrouve pas dans les livres de LaRochefoucauld ou d'Anbury. Il n'est pas difficile à comprendre pourquoi LaRochefoucauld, même français, écrit contre la religion catholique. Il a quitté la France, un pays autrefois très chrétien, mais qui au dix-huitième siècle manifesta un esprit tout à fait libertin et surtout anti-clérical. "Les prêtres", dit-il, "sont l'espèce de nos anciens curés de campagne, sachant tout juste lire et écrire; par conséquent, très-sots et très-bigots" (45).

On ne doit pas juger avec trop de sévérité, non plus, le soldat Anbury, qui n'a pas compris cette religion si méprisée dans son pays. Il est devenu très inquiet quand les cochers s'arrêtaient pour dire les prières en passant les calvaires,

"Ces croix, quelque bonne que soit l'intention de ceux qui les y ont placées, sont très incommodes pour les voyageurs qui ne sont pas tout-à-fait aussi superstitieux que les Canadiens; elles occasionnent des délais fort incommodes, surtout quand le temps est mauvais" (46).

Mais peut-être que c'est William Fermor dans The History of Emile Montague qui exprime le plus fortement sa haine de la religion catholique quand il écrit à son patron en Angleterre:

45. LaRochefoucauld-Liancourt, EXCURSIONS, p. 188.

46. Anbury, VOYAGES, vol. I, p. 88.

"They are rather devout than virtuous; have religion without morality, and a sense of honour without very strict honesty." ... "The strongest inducement to practise morality is removed when people are brought to believe that a few outward ceremonies will compensate for the want of virtue" (47).

Cette même opinion se trouve dans le livre de Lambert quelques années plus tard, Il est cependant plus généreux dans son éloge des prêtres et de ceux qui professent la religion catholique. D'après lui, c'est dans le système que reste l'erreur; car il dit des prêtres:

"Their lives are exemplary; and it is seldom that any of them can be accused of giving advice which they themselves do not follow." (48) ... "In the Roman Catholic system the defects are in the religion, and not in those who administer it" (49).

Il appartient à Madame Simcoe de nous donner des renseignements impartiaux. Elle était toujours contente d'aller visiter les églises en compagnie de son amie, Madame Baby, Quoiqu'elle n'ait pas compris la signification des cérémonies, elle s'y intéresse. Elle observa partout la ferveur religieuse des Canadiens, "The cathedral stands in the centre of the town,"(Québec) dit-elle, "and appears to be filled with people at all hours of the day" (50).

47. Brooke, Mrs. Frances, THE HISTORY OF EMILY MONTAGUE, vol. III, p. 110.

48. Lambert, TRAVELS, p. 336.

49. Ibid., p. 351.

50. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 67.

En résumé les visiteurs ont aimé les Canadiens français, bien que parfois ils aient trouvé des conditions qui n'étaient pas à leur goût. Mais nous nous attendons à cela. Il faut s'accoutumer à un nouveau pays et à un nouveau peuple, et on finit par les aimer.

Nos annalistes se sentirent plus à leur aise parmi les gens de langue anglaise qui se sont établis, pour la plupart dans le Haut-Canada. Il ne faut pas oublier que ces établissements datent surtout de la conquête anglaise. Avant d'aborder le Haut-Canada, jetons un coup d'oeil sur la société anglaise du Bas-Canada. Madame Brooke, elle-même, y est arrivée avec sa soeur et ses trois fillettes en 1763. Elles habitèrent Sillery. Quoiqu'elles se trouvassent à quelques milles de distance de Québec, elles n'étaient pas trop isolées. A en juger par les lettres de "Miss Fermor" la vie ne consistait que de danse et de gaieté. Au commencement il n'y avait que peu de femmes et les hommes étaient surtout des militaires et des marchands. Peu à peu sont arrivés les colonistes pour s'établir dans les villes et dans les cantons de l'est.

Quand Madame Simcoe voyagea de Québec à Montréal elle s'arrêta à Trois-Rivières pour passer la nuit. L'aubergiste était un anglais, et Madame Simcoe ne fut pas très satisfaite de sa pension car elle dit:

"We paid a great price for a bad breakfast at an inn kept by an Englishman, for we were not so lucky as to go to the French "Maison de Poste" where we should have fared better and paid less" (51).

Nous remarquons qu'à son retour à Québec du Haut-Canada, elle s'est donné de la peine de s'arrêter à la "Maison de Poste".

"We had a good fire at the "Maison de Poste", dit-elle, "and very cheap (a much better house than the inn kept by an Englishman, where instead of two dollars, I might have paid eight" (52).

Comme nous l'avons dit d'ailleurs, la plupart des Anglais à Montréal et à Québec étaient des marchands et des soldats, et ce sont ceux-là qui se montrèrent opposés à l'Acte de Québec. Cette minorité anglaise a exercé une grande influence sur le gouvernement de l'Angleterre. La ville de Sorel fut la seule entre Montréal et Québec où la langue anglaise prédominait, et ce fut à cause de l'arrivée des Loyalistes des Etats-Unis qui se réfugièrent dans le Canada. Cependant quand Weld visita Montréal, il trouva que

"the eminent merchants and principal people in the town are either English, Scotch or Irish of their descendants" (53).

51. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 92.

52. Ibid., p. 255.

53. Weld, TRAVELS, p. 180.

Dans la vie sociale les Anglais se sont mêlés avec les Canadiens. Il fallait le faire, surtout dans les endroits français. Même dans la religion il y eut de la concorde. Il n'existait pas à Québec avant la fin du dix-huitième siècle, d'église anglicane. Le révérend Brooke, mari de notre annaliste, prêchait dans l'église des Récollets, qui servait à certains jours de temple aux protestants; mais plus tard Madame Simcoe écrit, "attended church service in the Council Chamber" (54).

L'année 1793 marque l'arrivée de l'évêque anglican, Bishop Mountain, à Québec, et peu d'années plus tard la cathédrale anglicane fut bâtie sur l'emplacement de l'église des Récollets qui, en 1796, a été détruite par le feu. Même que Lambert trouva bien des choses à critiquer, il écrit de cette église, "The English church seems to be the only one constructed with a view to improving the appearance of the town" (55), et de nos jours cette église est encore à visiter.

On serait porté à croire que Lambert était anticlérical, car il se prononça contre le clergé protestant ainsi que contre les superstitions catholiques. Mais comme il a dit dans la Préface de son livre, qu'il voulait présenter les conditions exactement comme il les a vues, ses impressions ne sont peut-être pas tout-à-fait justes. En parlant

54. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 54.

55. Lambert, TRAVELS, p. 52.

des ministres protestants il dit que ceux-ci n'ont pas essayé de convertir les catholiques, "nor perhaps are they sufficiently qualified for the task" (56).

"The Canadians are a people of such polite and easy demeanour themselves that they are rather repulsed than invited by the manners of some of the English clergy" (57)

Sa visite à Trois-Rivières servit à confirmer ses premières impressions à ce sujet. Il écrit encore du clergé protestant:

"It is only of late years that an English minister has resided in the town; and, from appearances, there seems very little occasion for him even now, was it not for the purpose of marrying, christening and burying; not a dozen attend regularly; those who fall out with the clergy man keep away from the church" (58).

Assurément les conditions n'étaient pas aussi décourageantes qu'il les a peintes.

Mais de jour en jour arrivèrent dans le Haut-Canada les colons loyalistes. La plupart venaient des colonies au sud, et ils s'établirent tout près des frontières, aux alentours du lac Erié et du lac Ontario. A Newark et à Kingston on trouva des villes assez

56. Lambert, TRAVELS, vol. I, p. 348.
57. Ibid., p. 349.
58. Ibid., p. 475.

florissantes. Quand Madame Simcoe et son mari voyagèrent à Niagara ils s'arrêtèrent à Kingston où elle nous dit, "There are about fifty wooden houses" (59). Mais elle trouva Niagara beaucoup plus à son goût. Elle s'intéressait aux nouveaux colons qui arrivaient.

"A great many settlers come daily from the United States", écrit-elle, "some even from the Carolinas; 500 or 600 miles is no more considered by an American than moving to the next parish is by an Englishman" (60).

Et quand LaRocheffoucauld visita Niagara en 1795, il constate que "les premiers établissemens n'ont pas dix ans d'ancienneté" (61).

Quoique LaRocheffoucauld visitât Niagara pendant que les Simcoe étaient à cet endroit, il ne fut pas de leur avis sur la question de l'immigration des Etats-Unis. D'après lui, l'idée de l'attachement d'un grand nombre d'habitants des Etats-Unis au roi d'Angleterre était fausse, "le langage des Etats-Unis est bien contraire à cette opinion" (62), et encore plus loin il parle de cette question, "beaucoup de nouveaux colons venant des Etats-Unis, qui, pour obtenir des terres gratuites, condamnent tout haut le gouvernement fédéral, ne sont que des hypocrites du royalisme

59. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 119.

60. Ibid., p. 139.

61. LaRocheffoucauld-Liancourt, EXCURSIONS, p. 24.

62. Ibid., p. 55.

anglais" (63).

LaRochevoucauld est un homme déçu. Il quitta son pays très mécontent du gouvernement. En Amérique il cherche toujours à critiquer. A York, il nous informe que, "les habitans ne sont pas de la meilleure qualité, dit-on" (64). Il n'aime pas le Gouverneur Simcoe; mais il déteste le Lord Dorchester.

Mais, en dépit de l'opinion de LaRochevoucauld, les colons venaient encore des Etats-Unis une dizaine d'années plus tard quand Heriot visita le Haut-Canada. Il se trouva frappé par la propreté des maisons et la largeur des rues.

"Families from the United States are daily coming in", dit-il, "invited by the exuberance of the soil, the mildness of the government, and an almost total exemption from taxes" (65).

Cependant, le climat du Haut-Canada n'était pas si salubre qu'on voudrait. Les colons ont souvent souffert de "ague" une fièvre intermittente. Madame Simcoe elle-même en souffrit car elle nous informe qu'elle a cueilli du sassafras pour faire un thé, "I have been drinking the buds in teas, and it has removed the symptoms of ague" (66), et Weld constate, "one or more in each house is suffering from the ague" (67). Il se peut que la condition se soit améliorée

63. LaRochevoucauld-Liancourt, EXCURSIONS, p. 104.

64. Ibid., p. 112.

65. Heriot, TRAVELS, p. 163.

66. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 311.

67. Weld, TRAVELS, p. 298.

à mesure que la population augmenta, car ce sont les visiteurs arrivés avant la fin du dix-huitième siècle qui parlent beaucoup de cette maladie. Comme nous pouvons nous y attendre, LaRochefoucauld trouva beaucoup à dire à cet égard.

"Les gens ne veulent pas prendre la quinquina", dit-il, "ils ont recours à une espèce de sortilège dans lequel la confiance du pays est générale. "Quand ils sont atteints de la fièvre, ils vont dans les bois, choisissent une branche d'orme ou de sassafras poussée l'année précédente et, sans la détacher de l'arbre, ils la tiennent avec un fil qui ne doit pas être neuf, font autant de noeuds qu'ils consentent à avoir d'accès, et reviennent religieusement à la maison, persuadés qu'ils n'en auront pas plus que le nombre auquel ils se sont abonnés" (68).

Comme nous l'avons déjà dit, la vie sociale dans le Haut-Canada n'était pas très étendue, mais il y en avait. Madame Simcoe a souvent reçu ses amis à Navy Hall, sa résidence. Il y avait des dîners et les parties de cartes, et plus important, les bals toutes les deux semaines. A la date du 2 juin, 1794, elle écrit:

"All the ladies from the garrison drank tea here previous to the ball which is to be given on the 4th of June" (69).

Le patinage sur la glace était aussi en vogue dans cette région. Madame Simcoe nous raconte:

68. LaRochefoucauld-Liancourt, EXCURSIONS, pp. 98s.
69. Simcoe, THE DIARY OF MRS. SIMCOE, p. 227.

"I saw Mr. Richardson's infant laid in a box, which he held by a cord, and was skating up the bay; this gave the child air and exercise" (70).

LaRoche foucauld ne parle pas de la vie sociale; évidemment ces choses ne l'intéressaient pas, ou il n'a pas eu l'occasion de les observer. Mais il trouve beaucoup à dire au sujet de la religion. Il constate que toute religion est permise dans le Haut-Canada, mais la seule religion payée par l'Etat est la religion anglicane. A Detroit, la plupart des colons étaient des catholiques de langue française. Quand Madame Simcoe habitait à Newark il n'y avait pas encore d'église anglicane à cet endroit. Il a fallu se réunir dans une salle, et les mêmes salles, dit LaRoche foucauld "servent au culte, au conseil législatif, au conseil exécutif et au bateleur quand il s'y égare dans ce pays perdu" (71). Nous ne savons pas le nombre des gens qui n'adhéraient pas à l'église anglicane, mais il semble qu'ils étaient assez nombreux car LaRoche foucauld écrit:

"Les quakers, les mennonites, les dunkers, doivent payer vingt schellings par an en temps de paix, cinq livres en temps d'invasions ou d'insurrection, pour être exempte de porter les armes" (72).

70. Ibid., p. 302.

71. LaRoche foucauld-Liancourt, EXCURSIONS, p. 105.

72. Ibid., p. 66.

Cette dernière phrase nous intéresse car même de nos jours, il y a des groupes religieux qui refusent de porter les armes en temps de guerre.

Un fait de plus au sujet de la religion est intéressant. Il n'y eut pendant cette période que douze ministres anglicans au Canada, y compris l'évêque à Québec, et ceci dans un pays où la religion établie était la religion anglicane.

Ces premiers colons du Haut-Canada menèrent une vie dure, mais en même temps une vie joyeuse. Quand nous visitons les villes florissantes de nos jours, il est difficile de comprendre que ce sont les petits établissements d'il y a cent cinquante ans. Mais dans les premières années du dix-neuvième siècle nous voyons venir s'établir dans cette région du Haut-Canada, un assez grand nombre de colons de langue anglaise. Parmi eux, se trouvent des ministres protestants, et, peu de temps après leur arrivée, sont établies des églises dans les régions suffisamment peuplées.

Nous avons vu les gens de notre pays dans leur vie quotidienne à travers les yeux de nos annalistes. Tous les trois, l'Indien, le Canadien de langue française et le Canadien de langue anglaise, ont beaucoup intéressé nos visiteurs, surtout par leur manière de vivre, si complètement nouvelle pour ces annalistes. Bien entendu, ceux-ci n'expriment pas tous le même point de vue, mais cela est tout à fait naturel. C'est en outre préférable.

Ainsi nous pouvons nous former une idée plus exacte des conditions qui existaient à cette époque. Les idées exprimées au sujet de la religion montrent une formation souvent irrégulière. Le dédain pour les Canadiens manifeste des préjugés enracinés qui existent encore. Comme les visiteurs de nos jours, ils ne trouvaient rien de si bien que ce qui se faisait chez eux. Quelques-uns étaient portés à tout critiquer. Mais en somme ils nous ont laissé un tableau bien intéressant de ces premiers colons de notre pays.

Aujourd'hui les Indiens sont presque disparus. Ceux qui restent habitent les villes ou les réserves indiennes. Le Canadien de langue française et le Canadien de langue anglaise demeurent à côté l'un de l'autre dans un pays bilingue et beaucoup plus vaste qu'à l'époque où nos annalistes le visitèrent. Le Canadien français garde encore sa langue et ses coutumes dans un pays qui reste toujours un pays plein d'attrait pour les visiteurs.

CONCLUSION

Entre 1760 et 1810, le Canada tel que vu par nos visiteurs, est un pays de beauté, un pays qui abonde en ressources naturelles, et un pays aussi dont les habitants méritaient l'éloge et la pitié à cause de leur vie très dure.

Une étude de la beauté de la nature, est comme l'appréciation de l'art, toujours subjective. Chacun voit les mêmes tableaux, mais pour chaque personne l'impression donnée est tout à fait différente. L'un ne voit que l'intensité de la couleur, un autre la symétrie du dessin, un autre encore ne voit que la beauté du tableau complet sans en donner la raison. Il l'admire, mais il ne sait pas pourquoi.

Nos annalistes ont éprouvé les mêmes sentiments, tout en regardant les phénomènes du paysage canadien. Weld a remarqué la grandeur et la force des chutes et des fleuves majestueux, mais il fut réaliste, et ne chercha pas le pittoresque romantique. Cependant il reste à dire que tous sont d'accord que dans le Canada se trouvent des beautés naturelles inconnues en Europe.

Comme nous l'avons dit ci-dessus, l'appréciation des curiosités de la nature est toujours quelque chose de subjectif, mais tel n'est pas le cas quand on essaie de décrire l'industrie

et le commerce d'un pays. C'est plutôt une étude objective. Bien entendu, il faut avoir une assez bonne connaissance des affaires du monde. C'est ainsi un sujet auquel les visiteurs plus que les visiteuses s'intéressèrent. Ce fut même le but principal du voyage de Gray; et LaRocheffoucauld qui fut comme nous avons dit, un agriculteur de marque, est devenu surtout un critique des méthodes agricoles employées par ces pauvres colons dans un pays nouveau. Sans doute il y en eut beaucoup à critiquer; mais LaRocheffoucauld a une tendance à oublier les conditions sous lesquelles on travaillait au Canada.

Les renseignements donnés par ces visiteurs ne sont pas toujours justes, d'après les rapports officiels de cette époque. Cependant dans notre thèse nous avons essayé de présenter les faits tels que nos annalistes les ont donnés. Même sur les questions où l'on attend des détails très précis, les annalistes ne sont pas toujours d'accord, par exemple, au sujet de la population. Lambert s'intéresse à ce sujet et ensuite il continue en disant que les chiffres donnés par M. Heriot dans son livre ne sont pas exacts. Mais Lambert a trouvé bien des choses qui, d'après lui, n'étaient pas du tout comme ses prédécesseurs les avaient représentées.

Mais c'est surtout lorsque les voyageurs décrivent la société dans le Canada qu'ils montrent une formation différente.

Parmi nos visiteurs remarquons les diverses nationalités. Il y a des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, des Français et même on trouve une Allemande. Dans leur pays natal ils avaient appris peut-être la haine de toute religion, et plus particulièrement de la religion catholique. Quelquefois c'est une aversion envers les Français qu'ils expriment; ou encore c'est un mépris des colons. Tout cela d'ailleurs existe au vingtième siècle comme au dix-huitième. Quand Bella Fermor écrit à son amie, Miss Winters, en Angleterre, elle manifeste ce sentiment en observant:

"There are two ladies in the province,
I am told, who read; but both of them
are above fifty, and they are regarded
as prodigies of erudition" (1).

Le Canada a beaucoup changé depuis les années où nos annalistes l'ont visité. Il est bien vrai que les beautés de la nature restent encore. Les touristes viennent toujours, mais par milliers maintenant, pour admirer nos beaux paysages; la chute Montmorency, et les chutes Niagara, le charme de l'île d'Orléans.

Bien que la nature n'ait pas changé, l'industrie et le commerce se sont beaucoup développés. Le Canada est devenu un

1. Brooke, THE HISTORY OF EMILY MONTAGUE, p. 101.

pays industriel et la vie y est devenue plus compliquée. Dans la société nous remarquons aussi bien des changements. Les simples plaisirs d'autrefois n'ont plus beaucoup d'attrait pour les gens d'aujourd'hui. La facilité de voyager est peut-être une des causes principales de cette évolution. Tout le monde visite les grandes villes et l'on ne peut plus se contenter du calme et des saines joies de son hameau.

Mais nos ancêtres étaient très contents de leur vie. Puissent les amateurs de notre histoire avoir comme nous, un grand plaisir à rechercher et à lire ces mémoires de la vie canadienne d'il y a presque deux cents ans.